

LES GÉORGIENS DANS LES TEXTES BYZANTINS JUSQU'À L'AN MILLE : APPROCHE LEXICALE*

INTRODUCTION

Acteurs relativement mineurs mais récurrents dans l'histoire byzantine, les Géorgiens ne se présentent pas dans les textes sous une bannière unie, mais sous une pluralité de dénominations différentes, qui correspondent sur le terrain à une multiplicité d'entités politiques. Cette situation a donné lieu à un lexique varié, au moins jusqu'à l'émergence d'un royaume unifié de Géorgie, au début du deuxième millénaire.

Nous avons rassemblé, à l'aide du *Thesaurus Linguae Graecae* de l'Université de Californie et du recueil *Georgik'a* de Simon Q'auxčišvili,¹ l'ensemble des attestations de vocables (*i.e.* ethnonymes, choronymes et adjectifs ctétiques) se rapportant aux peuplades constitutives de la « Géorgie »

* Cet article est issu d'un mémoire de fin d'études présenté à l'Université catholique de Louvain en juin 2013 et réalisé sous la direction du P^r Bernard Coulie. A ce dernier, nous témoignons toute notre gratitude pour nous avoir initié et passionné pour Byzance et le Caucase et, plus prosaïquement, pour ses relectures avisées et ses éclairantes suggestions, dont cet article a abondamment bénéficié. Naturellement, nous portons seul toute responsabilité d'éventuelles erreurs ou omissions.

Note sur la translittération. Pour le géorgien, le système de translittération adopté est celui de la défunte *Revue des études géorgiennes et caucasiennes*, anciennement *Bedi Kartlisa*. En arménien, nous suivons la norme Hübschmann-Meillet-Benveniste, en usage dans la *Revue des études arméniennes*. L'arabe est transcrit suivant les conventions de la Deutsche Morgenländische Gesellschaft, le persan selon celles de l'*Encyclopædia Iranica*. Pour le russe, le système de la *Revue des études slaves* est utilisé. Etant donné la complexité phonologique de la langue abkhaze et des systèmes de transcription qui ont été proposés pour elle, nous avons jugé préférable, lorsque nous citons des termes en abkhaze, d'en donner une transcription phonétique plutôt qu'une translittération. La même règle vaut pour l'abaza, langue sœur de l'abkhaze, parlée du côté russe de la frontière. Restent les autres langues kartvéliennes, généralement notées au moyen de l'alphabet géorgien mais en réalité rarement écrites (on leur préfère le géorgien – ou le turc dans le cas du laze –, langue officielle et de culture). Le mingrélien et le laze sont ici notés comme le géorgien. Le svane pose davantage de difficultés : sa phonologie, vocalique surtout, est plus complexe et il lui manque, avec un dialecte de référence, une notation et une translittération universellement reconnues. Nous suivons ici la notation de H. FÄHNICH, *Kartvelisches Etymologisches Wörterbuch (Handbuch der Orientalistik, VIII, 18)*, Leyde - Boston, 2007, en donnant si nécessaire, comme pour l'abkhaze, une transcription phonétique.

¹ ს. ყაუჩიშვილი, *გეორგიკა. ბიზანტიელი მწერლობის ცნობები საქართველოს შესახებ* [S. Q'auxčišvili, *Georgica. Scriptorum Byzantinorum excerpta ad Georgiam pertinentia*], Tiflis, 1936-1970, 8 t. Les textes cités le sont selon les éditions reprises par le TLG ; lorsque la citation renvoie à une page, à une ligne ou à un fragment, ainsi que pour les quelques textes qui n'y figurent pas, l'édition utilisée est précisée.

médiévale dans la littérature grecque, du IV^e au X^e siècle. Ce corpus fait ici l'objet d'une analyse lexicologique, dont l'objectif est premièrement, de constituer un inventaire raisonné de tous les termes envisagés ; deuxièmement, de produire en pleine lumière leur contexte textuel et historique, en quelque sorte leur cadre de vie ; troisièmement, d'apporter un éclairage sur les contacts entre Byzance et la Géorgie en évaluant, sur la base du lexique, la place occupée par les Géorgiens dans la littérature grecque.

Sources envisagées

Nous nous intéressons uniquement aux sources littéraires. Celles-ci peuvent être de genres très divers : histoire, géographie, correspondance, grammaire, hagiographie, droit, médecine, etc. Outre les autres catégories de sources (archéologiques, épigraphiques, papyrologiques, numismatiques et sphragistiques), certains types de documents sont néanmoins exclus du champ de la présente recherche, à savoir les scolies et les textes documentaires (*Actes de l'Athos* principalement). Enfin, précisons que seules les sources transmises en langue grecque sont envisagées.

Bornes historiques

Cette étude se limite aux sept premiers siècles de l'histoire byzantine. Le IV^e et le X^e siècle font en effet figure de charnières, qui entourent une période particulière des relations byzantino-géorgiennes. D'une part, le règne de Constantin marque le début de l'ère byzantine ou, pourrait-on dire, de la « byzantinisation » de l'empire, doté d'une nouvelle foi et d'une nouvelle capitale² ; en Géorgie, c'est également l'époque de la christianisation des Ibères, la conversion du roi Mirian III étant conventionnellement datée de 337.³ Les premiers documents à avoir été rédigés en alphabet géorgien semblent également remonter au IV^e siècle.⁴ D'autre part, le passage du X^e au XI^e siècle marque un tournant dans l'histoire byzantine et géorgienne. Avec la défaite de Mantzikert face aux Seldjucides, en 1071, Byzance perdra

² Cf. H. AHRWEILER, *L'idéologie politique de l'Empire byzantin*, Paris, 1975, pp. 13-14.

³ Voir à ce sujet K. SALIA, *Histoire de la nation géorgienne*, Paris, 1980, pp. 73-79.

⁴ E.a. H. FÄHNICH, *Georgische Literatur*, Aix-la-Chapelle, 1993, pp. 28-31. La question de la date de naissance de cet alphabet est toujours débattue ; voir en dernier lieu W. SEIBT, *Wo, wann und zu welchem Zweck wurde das georgische Alphabet geschaffen ?*, dans IDEM - J. PREISER-KAPPELLER (edd.), *Die Entstehung der kaukasischen Alphabete als kulturhistorisches Phänomen. The Creation of the Caucasian Alphabets as Phenomenon of Cultural History. Referate des internationalen Symposions (Wien, 1.-4. Dezember 2005)* (Veröffentlichungen zur Byzanzforschung, 28), Vienne, 2011, pp. 83-90 et V. IMNAISHVILI, *Die Folgen der Entstehung des georgischen Alphabets in den ersten Jahrhunderten*, ibidem, pp. 51-55.

rapidement et irrémédiablement le statut de « puissance internationale »⁵ qui avait été le sien durant ces deux siècles d'apogée. En ce qui concerne la Géorgie, le processus d'unification, entamé par son parent le curopalate Davit III de T'ao, trouve son aboutissement sous le règne du souverain bagratide d'Abkhazie Bagrat' III (975-1014)⁶ : on retient la date de 1008, lorsque les deux couronnes du Kartli et d'Abkhazie se trouvent réunies sur sa seule tête. Ce XI^e siècle sera une période de changements massifs pour le Caucase.⁷

Du point de vue culturel également, les mutations sont sensibles.⁸ A Byzance, un renouveau culturel se met en place, manifesté en littérature par un effort particulier consacré à la rédaction de compilations, recueils et lexiques de nature diverse, parmi lesquels on citera notamment la *Souda*, les œuvres de Constantin VII Porphyrogénète, les *Géoponiques* ou encore le *Ménologe* métaphrastique. Ces travaux ambitionnent tous, sous des modalités variables, de présenter une somme de connaissances dans leurs domaines respectifs.⁹ Quant à la littérature géorgienne, elle entre à la fin du X^e siècle dans une nouvelle période particulièrement prolifique, dominée par l'influence athonite, où s'illustreront des auteurs et traducteurs aussi célèbres qu'Euthyme l'Hagiorite, Ephrem le Petit ou Ioane P'et'ric'i.¹⁰

⁵ AHRWEILER, *Idéologie* [voir n. 2], p. 45.

⁶ SALIA, *Histoire* [voir n. 3], pp. 145-151 ; S. H. RAPP Jr., *Studies in Medieval Georgian Historiography : Early Texts and Eurasian Contexts* (CSCO, 601 – Subsidia, 113), Louvain, 2003, pp. 413-415.

⁷ RAPP, *Medieval Georgian Historiography* [voir n. 6], p. 337.

⁸ Cf. M. LORTKIPANIDSE, *Zur Periodisierung der byzantinisch-georgischen kulturellen Wechselbeziehungen*, dans *Georgica*, 5 (1982), pp. 64-70.

⁹ Cf. avant tout P. LEMERLE, *Le premier humanisme byzantin. Notes et remarques sur enseignement et culture à Byzance des origines au X^e siècle*, Paris, 1971, pp. 267-300. Ce phénomène, souvent qualifié, depuis Lemerle, d'« encyclopédisme du X^e siècle », a connu ces dernières années une réévaluation : on consultera les contributions rassemblées dans P. VAN DEUN - C. MACÉ (edd.), *Encyclopedic Trends in Byzantium ? Proceedings of the International Conference held in Leuven, 6-8 May 2009* (OLA 212), Louvain, 2011, singulièrement EIDEM, *Encyclopedic Trends in Byzantium ? An Introduction*, pp. XIII-XIX ; P. SCHREINER, *Die enzyklopädische Idee in Byzanz*, pp. 3-25 ; P. ODORICO, *Cadre d'exposition / cadre de pensée : la culture du recueil*, pp. 89-107 ; P. MAGDALINO, *Orthodoxy and history in tenth-century Byzantine 'encyclopédism'*, pp. 143-159. S'il est de toute évidence abusif de parler d'« encyclopédisme du X^e siècle » et si la notion de « cultura della συλλογή » proposée par Odorico convient effectivement mieux que celle d'« encyclopédisme » pour qualifier cet aspect de la production littéraire byzantine, le X^e siècle et ses abords se détachent néanmoins indubitablement comme un moment particulier dans le développement de cette culture du recueil, vu les spécificités des compilations qui y ont vu le jour, ainsi que l'a bien montré MAGDALINO, *Orthodoxy and history*.

¹⁰ FÄHRICH, *Literatur* [voir n. 4], p. 50 sqq.

LES IBÈRES (IBHPEΣ)

Ἰβηρία désigne, *stricto sensu* et au départ, la partie centrale de la Géorgie actuelle, ou Kartli. C'est aussi le sens premier du géorgien ქართლი, naturellement, et de l'arménien Վիրք.¹¹ Toutefois, nous verrons que la primauté politique de cette région a conduit, progressivement, à généraliser ces termes pour désigner l'ensemble de la Géorgie, mais pas avant l'extrême fin du X^e siècle.¹² L'Ibérie dont nous allons parler existe donc toujours à côté d'autres régions géorgiennes, qu'elle ne recouvre pas plus dans les sources écrites que dans la réalité politique.

Pour les auteurs byzantins, les Ibères sont avant tout ce peuple chrétien, évangélisé par une « Χριστιανὴ γυνὴ αἰχμάλωτος »¹³ et baptisé sous Constantin avec les Arméniens et les « Indiens intérieurs ».¹⁴ La chrétienté des Ibères est l'élément pivot de leurs relations avec Byzance.¹⁵ C'est à peu près la seule information non politique que Procope donne à leur sujet¹⁶ ; la piété de ces gens est d'ailleurs d'autant plus exemplaire qu'ils sont, à cause de Christ, sous la menace constante de leur suzerain païen, la Perse. On sait combien l'adhésion au christianisme orthodoxe est un élément capital dans la mentalité byzantine, garantissant presque automatiquement la bienveillance impériale et, plus encore, littéraire. Ceci dit, même si les Ibères sont pratiquement le seul peuple orthodoxe d'importance à l'extérieur de l'empire, ils n'en restent évidemment pas moins des barbares, comme tous les autres.¹⁷

Inventaire du lexique

L'ethnonyme canonique des Ibères est Ἰβηρ, Ἰβηρος. Un doublet à flexion thématique Ἰβηρος, -ου est cependant attesté depuis l'Antiquité,¹⁸

¹¹ Cf. RAPP, *Medieval Georgian Historiography* [voir n. 6], p. 42, ainsi que R. H. HEWSEN, *The Geography of Ananias of Shirak (ASXARHAC'OYC')*. *The Long and the Short Recensions. Introduction, Translation and Commentary* (Beihefte zum Tübinger Atlas des vorderen Orients, Reihe B, 77), Wiesbaden, 1992, p. 128 n. 18.

¹² Du moins en grec et en géorgien. En arménien, l'extension du *plurale tantum* Վիրք était plus vague dès auparavant (RAPP, *Medieval Georgian Historiography* [voir n. 6], p. 42 n. 104 et p. 454).

¹³ Soz. *hist. eccl.* II, 7, 1.

¹⁴ Cf. e.a. Georg. Mon. *chron.*, p. 502, DE BOOR.

¹⁵ Cf. p. ex. A. CAMERON, *Procopius and the Sixth Century*, Berkeley - Los Angeles, 1985, p. 122.

¹⁶ Proc. *bell.* I, 12, 2-4

¹⁷ *Ibidem* II, 28, 20.

¹⁸ Cf. W. PAPE - G. E. BENSELER, *Wörterbuch der griechischen Eigennamen*, 3^e éd., 4^e tir., Brunswick, 1911, s.v.

déjà au V^e siècle chez le comique Cratinos au témoignage d'Etienne de Byzance.¹⁹ Cela illustre le développement des formations thématiques au détriment de la déclinaison athématique en grec.²⁰ Cette forme thématique est, à l'époque byzantine, confinée aux exemples de grammairiens et à des textes de faible qualité littéraire (hagiographie surtout). Remarquons que les formes de duel et de vocatif d'Ἰβηρ sont attestées grâce au commentaire du grammairien Georges Chæroboscus à Théodose d'Alexandrie, sur son trente-troisième canon de la déclinaison, qui concerne les mots en -ηρ, -ηρος/-ερος.²¹

Sur Ἰβηρ sont formés un toponyme Ἰβηρία, dont on trouve quelques utilisations au pluriel,²² et un adjectif de relation Ἰβηρικός. Plus rare est la formation ethnique secondaire *Ἰβήριος (forme de base non attestée), employé dans notre corpus à deux reprises pour qualifier des éléments orographiques, une fois chez Procope et une fois chez Théophane.²³

L'adjectif féminin Ἰβηρίς, connu du grammairien Hérodién pour avoir été utilisé par Ménandre,²⁴ est encore plus rare et exclusivement littéraire. Il n'a connu aucune fortune comme toponyme, si l'on excepte un cas isolé chez Nicéphore Calliste Xanthopoulos.²⁵ Dans un tout autre domaine, cet adjectif en est venu à désigner une sorte de cresson, la petite passerage (*lepidium granifolium*), vraisemblablement en raison de l'origine de ladite plante.²⁶ Il existe également une forme *Ἰβηριάς, encore plus rare (3 attestations, aux cas obliques).²⁷ De tels féminins en -ιαδ- s'expliquent par dissimilation à

¹⁹ *Μαλθακοί*, fr. 6, MEINEKE, *ap. St. Byz. epit.*, p. 325, MEINEKE (= Const. Porph. *adm. imp.*, 23).

²⁰ Comparer p. ex., en -ρ, les doublets classiques ψάρ ~ ψᾶρος, μάρτυς (dial. μάρτυρ) ~ μάρτυρος ; cf. P. CHANTRAINE, *La formation des noms en grec ancien (Société de linguistique de Paris, Collection linguistique, 38)*, Paris, 1933, §§ 12-13 ; A. N. JANNARIS, *An Historical Greek Grammar. Chiefly of the Attic Dialect, as written and spoken from classical antiquity down to the present time, founded upon the ancient texts, inscriptions, papyri and present popular Greek*, Londres, 1897 (repr. Hildesheim e.a., 1987), App. III, § 12 (= p. 545).

²¹ Choerob. *in Theod. nom.*, p. 300, HILGARD ; cf. Theod. *Al. can. nom.*, p. 24, HILGARD.

²² *St. Byz. epit.*, p. 324, MEINEKE ; cf. aussi Dio. Cass. *hist.* LIV, 25, 1.

²³ *Proc. bell.* I, 10, 7 ; Theoph. *Conf. chron.*, p. 356, DE BOOR.

²⁴ Herod. *prosod.*, p. 101, LENTZ ; Men. *Asp.*, fr. 2, SANDBACH.

²⁵ Niceph. Call. *hist. eccl.* XII, 1 : Ἰβηριάς γὰρ τὰς Ἰσπανίας καλοῦσι. Comparer le cas de Κολχίς ci-dessous.

²⁶ Cf. P. CHANTRAINE, *Dictionnaire étymologique de la langue grecque. Histoire des mots*, Paris, 1968-1980, s.v. Apparemment l'Ibérie entendue serait celle du Caucase ; Plin. *nat.* XXV, 87-88, décrit cette plante ainsi que ses usages médicaux (cf. l'édition de J. ANDRÉ, *Pline l'Ancien, Histoire Naturelle. Livre XXV*, Paris, 1974 [CUF], pp. 130-131, n. 2). Certains ont cependant postulé une étymologie égéenne sans rapport avec l'Ibérie (cf. HJ. FRISK, *Griechisches Etymologisches Wörterbuch*, Heidelberg, 1960-1972, s.v. et R. BEEKES - L. VAN BEEK, *Etymological Dictionary of Greek*, Leyde - Boston, 2010, s.v.).

²⁷ *Anth. Pal.* IX, 561 ; Paul. *Aeg. epit.* VII, 3, 11 ; Io. Lasc. *epigr.* 52.

partir de -ι-ιδ²⁸ ; ils correspondent régulièrement à des thèmes en -ι-, et particulièrement à des adjectifs masculins en -ιος.²⁹ *Ἰβηριάς dérive donc du couple *Ἰβήριος ~ Ἰβηρία.

Un hapax *Ἰβηρίτις apparaît au génitif dans le texte du médecin Aétius d'Amide à côté d'une autre forme exceptionnelle, καρδαμέας ; toutes deux désignent le cresson.³⁰ Les formes féminines en -ίτις répondent normalement à des masculins en -ίτης, quoique, dans le domaine technique surtout, de telles paires ne soient pas toujours attestées³¹ ; les noms de plantes sont un de leurs principaux domaines de développement, avec les noms de maladies.³²

En tout cas, un adjectif Ἰβηρίτης est bel et bien donné par Etienne de Byzance, qui relaie le grammairien Hérodién, lui-même tributaire d'une citation de Parthénios de Nicée, poète du I^{er} siècle a.C.n.³³ ; outre cet extrait, seul un papyrus alchimique atteste un emploi vivant de cette formation.³⁴ Ce suffixe -ίτης, originellement employé pour désigner des habitants de cités, est déjà très étendu à l'époque classique.³⁵

Au rang des anomalies, mentionnons les formes d'accentuation divergente Ἰβήρ (trois fois dans notre corpus) et Ἰβήρες.³⁶ De même, le grammairien Théognoste a une forme surprenante Ἰβηρος, avec un esprit rude très probablement fautif.³⁷

Il existe aussi d'occasionnelles graphies en Ἰβερ-, que l'on rencontre d'ordinaire dans des textes de moins bonne facture (Agathange grec,

²⁸ R. LÜHR (ed.) - I. BALLEs, *Nominale Wortbildung des Indogermanischen in Grundzügen. Die Wortbildungsmuster ausgewählter indogermanischer Einzelsprachen, Band 1 : Latein, Altgriechisch*, Hambourg, 2008, p. 206 ; A. DEBRUNNER, *Griechische Wortbildungslehre*, Heidelberg, 1917, § 379.

²⁹ LÜHR - BALLEs, *Nominale Wortbildung* [voir n. 28], p. 229 ; C. D. BUCK - W. PETERSEN, *A Reverse Index of Greek Nouns and Adjectives. Arranged by Terminations with Brief Historical Introductions*, Chicago, 1945, pp. 411-412. Exposé détaillé dans M. MEIER, *-ιδ-. Zur Geschichte eines griechischen Nominalsuffixes (Ergänzungshefte zur Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung, 23)*, Göttingue, 1975, §§ 40-42.

³⁰ Aët. *iatr.* VII, 22 : καρδαμέας τῆς Ἰβηρίτιδος καλουμένης. Cf. *LSJ* s.v. καρδαμίνη.

³¹ CHANTRAINE, *Formation* [voir n. 20], §§ 249 et 274.

³² LÜHR - BALLEs, *Nominale Wortbildung* [voir n. 28], p. 214.

³³ St. Byz. *epit.*, p. 324, MEINEKE ; Herod. *Prosod.*, p. 76, LENTZ ; Parth. Nic. *eleg.*, fr. 625, LLOYD-JONES : Ἰβηρίτη πλεῦσαι ἐν αἰγιαλῷ.

³⁴ P. Holm., fr. 7, HALLEUX : Ἰβηρίται οἱ ἐσπέριοι.

³⁵ CHANTRAINE, *Formation* [voir n. 20], § 250.

³⁶ Georg. Cedr. *hist.*, vol. 1, p. 498, BEKKER (Ἰβήρες) ; cf. aussi Niceph. Call. *hist.* XVI, 29 (Ἰβήρ). L'édition de Socrate dans les *SC* présente une forme Ἰβήρας (I, 20). Il s'agit d'une inadvertance, omise dans les *errata* des autres volumes, survenue dans le recopiage du texte original édité parmi les *GCS*, qui porte lui la forme attendue Ἰβηρας.

³⁷ Theogn. *can.* 391. L'édition de J. A. CRAMER, *Anecdota Graeca e codd. manuscriptis bibliothecarum Oxoniensium*, vol. 2, Oxford, 1835 (repr. Amsterdam, 1963), seule disponible, n'est pas critique.

ps.-Sphrantzès, lettre d'Anastase l'Apocrisiaire e.a.). Cette orthographe n'est pas limitée à un lemme en particulier : on rencontre ainsi Ἰβέρων comme Ἰβερίας ou Ἰβερίων.³⁸ La forme Ἰβερικῆς chez Nicéphore Ouranos³⁹ est intéressante en ce qu'elle atteste un emploi de l'adjectif de relation comme toponyme ; nous verrons que cet emploi, exceptionnel dans le cas de l'Ibérie, sera standardisé pour d'autres régions géorgiennes.

Enfin, le nom commun mentionné dans la glose d'Hésychius « Ἰβηρ· χερσαῖον τι θηρίον· ἀφ' οὗ καὶ Ἰβηρες »⁴⁰ ne connaît aucun parallèle et son statut dans la langue peut en conséquence difficilement être évalué. Quant à la dérivation proposée par le lexicographe, elle est assurément fantaisiste.

Il est par ailleurs nécessaire d'attirer l'attention sur la polysémie du mot Ἰβηρ. Celui-ci peut désigner non seulement un Ibère du Caucase, mais également un Ibère d'Espagne. Ni la forme ni la classe du signifiant ne permettent d'inférer une distinction de signifié. En effet, Ἰβηρ ainsi que tous ses dérivés peuvent théoriquement se rapporter soit à l'Espagne, soit à l'Ibérie du Caucase, quoique l'état parcellaire des attestations ne permette pas toujours de le vérifier empiriquement – typiquement dans le cas d'un *hapax legomenon*. Enfin, Ἰβηρ est également le nom grec de l'Ebre.⁴¹

Période d'attestation

La première mention certaine de l'Ibérie du Caucase se trouve chez Strabon⁴² ; on pense que le terme est entré en grec à l'époque de Pompée.⁴³ Comme en témoigne la fig. 1 ci-dessous, il s'impose rapidement et est massivement utilisé : aux IV^e et V^e siècles, Ἰβηρ et ses dérivés représentent un peu plus de 50 % du total des attestations d'ethnonymes géorgiens. Son emploi est en proportion inférieure mais constante (environ 15 %) aux VI^e et VII^e siècles : la focalisation de l'empire, durant les guerres du VI^e siècle, sur les régions occidentales de la Géorgie, où s'est érigé en puissance locale le royaume laze, expliquent ce changement. Du VIII^e au X^e siècle, ce sont environ 33 % des attestations qui concernent les Ibères.

³⁸ Agathang. *pass. Greg.*, 92 e.a. (Ἰβέρων) ; Const. Porph. *cerim.*, p. 687 e.a., REISKE (Ἰβερίας) ; Anast. Apocr. *epist.*, l. 62, ALLEN - NEIL (Ἰβερίων).

³⁹ Niceph. Vr. *epist.* 19 : τῆς Ἰβερικῆς παντός, ὅσον ὑπὸ τὴν τοῦ κουροπαλάτου Δαβίδ ἀρχὴν ἔκειτο.

⁴⁰ Hsch. *lex.*, ι, 126.

⁴¹ Cf. *infra* sur l'homonymie des deux Ibéries.

⁴² Strab. *geogr.* I, 2, 39 : τῆς τε Κολχίδος καὶ τῆς Ἰβηρίας.

⁴³ Cf. *infra* nos commentaires à ce sujet.

Racine\Siècle	4	5	6	7	8	9	10	?
Ἰβηρ-	58 %	50 %	14 %	16 %	33 %	34 %	31 %	79 %
Κολχ-	29 %	23 %	19 %	23 %	33 %	16 %	12 %	3 %
Λαζ-	10 %	18 %	37 %	35 %	33 %	24 %	26 %	9 %
Τζαν-	0 %	4 %	7 %	4 %	0 %	2 %	1 %	0 %
Ἀβασγ-	0 %	1 %	5 %	5 %	0 %	16 %	6 %	9 %
Σουαν-	0 %	3 %	10 %	12 %	0 %	4 %	20 %	0 %
Ἀψιლ-	0 %	0 %	3 %	2 %	0 %	4 %	0 %	0 %
Μισιμιαν-	0 %	0 %	3 %	1 %	0 %	0 %	1 %	0 %
Autres	4 %	0 %	1 %	1 %	0 %	1 %	2 %	0 %

Fig. 1. Fréquences relatives, par siècle
(ethnonymes, toponymes et ctétiques confondus)

De nouveaux développements politiques, à la fois en Géorgie et à Byzance, en germe durant notre période d'étude, vont, consécutivement à celle-ci, transformer la situation. Un thème d'Ibérie est créé en 1000 par Basile II sur les terres obtenues à la mort du curopalate David de T'ao, ainsi qu'une « armée ibère » sous le commandement d'un duc d'Ibérie.⁴⁴ Or ces régions, excentrées par rapport au Kartli, étaient majoritairement habitées par des Arméniens chalcédoniens. Le terme « Ibères » a donc été appliqué à ces populations, voire généralisé pour désigner l'ensemble des chrétiens chalcédoniens du Caucase.⁴⁵

De l'autre côté de la frontière, un royaume géorgien unifié émerge, et avec lui une conscience nationale kartvélienne, déjà reflétée au IX^e siècle par un célèbre passage de la *Vie de Grégoire de Xancta* (43) : არამედ ქართლად ფრიადი ქუეყანაა აღირაცხების, რომელსაცა შინა ქართულითა ენითა ჟამი შეიწირვის და ლოცვად ყოველი აღესრულების [...] (« mais est comptée comme Kartli la vaste terre dans laquelle c'est en langue géorgienne que la liturgie est offerte et que toute prière est accomplie [...] »).⁴⁶ En 951, pour son auteur, le religieux Giorgi Merçule, le nom ქართლი, s'il désigne la plupart du temps le Kartli au sens strict,⁴⁷ acquiert donc en sus un sens pan-kartvélien, qui se réalise dans un contexte ecclésiastique. Cela

⁴⁴ Cf. W. T. TREADGOLD, *Byzantium and Its Army. 284-1081*, Stanford (CA), 1995, pp. 37 et 80-83, ainsi que N. G. GARSOÏAN, *Iberians*, dans *ODB*, p. 971.

⁴⁵ RAPP, *Medieval Georgian Historiography* [voir n. 6], p. 419 n. 15.

⁴⁶ გიორგი მერჩულე, *ცხოვრებაჲ გრიგოლ ხანძთელისაჲ*, ed. ი. აბულაძე, *ძველი ქართული აგიოგრაფიული ლიტერატურის ძეგლები* [I. ABULAZE, *Monuments de la littérature hagiographique géorgienne*], vol. 1, Tiflis, 1963, pp. 248-319.

⁴⁷ B. MARTIN-HISARD, *Moines et monastères géorgiens du 9^e siècle : la Vie de saint Grigol de Xancta. Première partie. Introduction et traduction*, dans *REB*, 59 (2001), pp. 9-10. Le terme de « Kartli Intérieur » utilisé par l'auteur peut prêter à confusion, puisqu'il

permet de connecter au Kartli Grégoire de Xancta, dont les exploits consistent en la fondation de multiples monastères en K'laržeti.

Déjà depuis le huitième siècle s'était développée dans les textes géorgiens une locution ყოველი ქართლი, « Kartli entier », qui englobait en plus du Kartli plusieurs régions avoisinantes et correspondait à la juridiction du catholicos d'Ibérie.⁴⁸ Chez Giorgi Merçule, le critère linguistique s'ajoute pour la première fois au critère ecclésiastique, incluant donc également la Géorgie occidentale, qui n'incombera formellement au catholicos d'Ibérie qu'à dater de la domination bagratide dans cette région.⁴⁹ Une unité géorgienne est pour la première fois conceptualisée, autour du Kartli.

Avec l'unification de 1008, ce qui n'était encore qu'un concept deviendra réalité. La langue grecque suivra le mouvement : rapidement, le terme Ἰβηρες viendra à désigner tous les ressortissants de cette nouvelle entité politique, les Géorgiens. La preuve la plus frappante nous est sans doute offerte par les moines géorgiens du Mont Athos, qui à partir de la fondation du monastère d'Iviron (τῶν Ἰβήρων), en 979, seront uniformément appelés Ἰβηρες.⁵⁰ Devenu terme non-marqué pour désigner les Géorgiens, Ἰβηρες connu donc encore de beaux jours après l'an mille et ne fut que tardivement remplacé par le nom moderne Γεωργιανοί, sous influence de l'Occident – processus facilité par les étymologies populaires liant ce nom soit à saint Georges de Lydda, soit au nom commun γεωργός.

Origines du terme

L'homonymie entre l'Ibérie espagnole et l'Ibérie caucasienne a donné matière à de nombreuses tentatives de relier ces deux régions.⁵¹ S'est ainsi échafaudée une hypothèse basco-caucasienne, dont les principales prémisses sont l'homonymie grecque des deux Ibéries, l'isolation linguistique qui caractérise à la fois le basque et les langues kartvéliennes, ainsi que divers rapprochements étymologiques. L'Ibérie espagnole doit son nom à l'Ebre

correspond au géorgien შიდა ქართლი, nom d'une province moderne qui ne recouvre qu'une fraction du Kartli historique.

⁴⁸ RAPP, *Medieval Georgian Historiography* [voir n. 6], pp. 427-430.

⁴⁹ S. H. RAPP Jr., *Georgian Christianity*, dans K. PARRY (ed.), *The Blackwell Companion to Eastern Christianity*, Chichester, 2010, pp. 145-146.

⁵⁰ Une interrogation du TLG révèle parmi tous les *Actes de l'Athos*, à l'exception de ceux d'Iviron, 192 occurrences de termes en Ἰβηρ-/Ἰβερ-, pour seulement 3 en Λαζ- et 1 en Ἀβασγ-. Les archives d'Iviron attestent exclusivement 409 occurrences en Ἰβηρ-/Ἰβερ-.

⁵¹ Pour un exemple récent, voir M. ZELIKOV, *L'hypothèse basco-caucasienne dans les travaux de N. Marr*, trad. du russe par E. SIMONATO, *Cahiers de l'ILSL*, 20 (2005), pp. 363-381. Ces tentatives suscitent à leur tour de récurrentes mises au point. La plus éclairante est sans doute due à K. H. SCHMIDT, *Die beiden antiken Iberiae, sprachwissenschaftlich gesehen*, dans *Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung*, 100, 1 (1987), pp. 109-134.

(Ἰβηρ), dont le nom dérive d'un mot paléo-hispanique signifiant « cours d'eau »⁵² ; selon les tenants de l'hypothèse basco-caucasienne, il y aurait dans la toponymie caucasienne divers avatars de cet étymon. Cependant, que ce soit dans ce cas particulier ou de façon générale, l'hypothèse ne résiste pas, dans son état actuel, à un examen approfondi du donné linguistique.⁵³

Pour ce qui est du Caucase, retracer la préhistoire de l'appellation « Ibères » est affaire de pure spéculation. La théorie de Gerhard Deeters, qui apparaît comme la mieux fondée, fait remonter cette appellation Ἰβηρες à la locution arménienne ի վիրս « en Ibérie, chez les Ibères » (acc.-loc. pl.), qui aurait été empruntée lors de la campagne de Pompée dans ces régions en 66-64 a.C.n.⁵⁴ Accepter une telle transposition de ce qui devait probablement se prononcer [i'virəs] suppose les postulats phonétiques suivants :

- Le son noté par β est déjà fricatif. Quoique nous soyons mal informés quant à la chronologie précise des changements phonétiques qui ont affecté les consonnes dans la κοινή, ce n'est pas impossible.⁵⁵
- La voyelle η coïncide déjà avec ι. Cela semble moins facile à admettre tel quel,⁵⁶ quoique la confusion des phonèmes fût bien sûr le résultat d'un processus, dont il n'est pas interdit de penser qu'il ait déjà fait sentir ses effets au I^{er} siècle a.C.n.
- Une voyelle ε se développe entre ρ et ζ, au lieu de ρ : ի վիրս, selon Deeters, « était alors certainement encore prononcé *ivírəs*, en trois syllabes ».⁵⁷ Cette modification, légère, se justifie évidemment à la fois par la phonologie du grec et par la nécessité paradigmatique.

⁵² Sur l'Ebre et l'Ibérie espagnole, ainsi que leur étymologie, voir p. ex. P. JACOB, *L'Ebre de Jérôme Carcopino*, dans *Gerión*, 6 (1988), pp. 190-198.

⁵³ Voir SCHMIDT, *Iberiae* [voir n. 51], pp. 110 et 125-130 ; G. DEETERS, *Der Name der kaukasischen Iberer*, dans H. KRONASSER (ed.), *Μνήμης χάριν. Gedenkschrift Paul Kretschmer*, Vienne, 1956, vol. 1, pp. 86-87. Comme le montre R. L. TRASK, *Origin and Relatives of the Basque Language : Review of the evidence*, dans J. I. HUALDE - J. A. LAKARRA - R. L. TRASK, *Towards a History of the Basque Language*, Amsterdam - Philadelphie, 1995, pp. 65-99 (spécialement pp. 81-86 sur les langues caucasiennes), les connaissances modernes sur la phonétique historique du basque invalident bon nombre des rapprochements proposés.

⁵⁴ DEETERS, *Name der Iberer* [voir n. 53], pp. 85-88, suivi par R. BIELMEIER, *Zum Namen der kaukasischen Iberer*, dans P. O. SCHOLZ - R. STEMPEL (edd.), *Nubia et Oriens christianus. Festschrift für C. Detlef G. Müller zum 60. Geburtstag*, Cologne, 1987, pp. 99-105. Nous approfondissons ici l'analyse de SCHMIDT, *Iberiae* [voir n. 51], p. 111.

⁵⁵ Cf. R. BROWNING, *Medieval and Modern Greek*, 2^e éd., Cambridge, 1983 (repr. 1995), pp. 26-27.

⁵⁶ Cf. *ibidem*, p. 25. La question fait l'objet de théories très divergentes, comme on le sait.

⁵⁷ DEETERS, *Name der Iberer* [voir n. 53], p. 88. Selon R. Godel, la prononciation d'un ρ entre ρ final du thème et u désinence de l'acc.-loc. pl. est traditionnelle, mais il est difficile

- L'accent remonte. Deeters explique ceci par le rattachement à Ἰβηρες désignant déjà les Espagnols⁵⁸ ; cette analogie pourrait au demeurant être invoquée comme facilitant les développements susmentionnés.
- Le latin Ibēr(us), Ibēria (ou Hib-) est soit importé du grec avec une prononciation conservatrice, soit tributaire de la même influence hispanique. Deeters n'aborde pas ce problème.

Phonétiquement, une étymologie arménienne du grec Ἰβηρες, sans être évidente, semble donc plausible. Typologiquement, l'on trouve même un parallèle à l'emprunt d'une telle locution dans le turc İstanbul < gr. εἰς τὴν πόλιν. Venons-en à présent au volet historique de la question. Pour Deeters, le premier contact entre Grecs et Ibères date de l'expédition de Pompée. La question n'est en réalité pas aussi claire et divers noms de peuples, connus notamment grâce à Xénophon, ont été invoqués comme désignant les Ibères – ou d'autres tribus kartvéliennes – à époque plus ancienne, mais ces rapprochements se basent fréquemment sur des étymologies peu fiables.⁵⁹ Aucune source antique n'établit d'équation entre Ἰβηρες et quelque autre terme : quelle que soit la validité des divers rapprochements étymologiques entrepris, ils ne peuvent être fondés sur une continuité avérée, comme c'est le cas pour d'autres noms (p. ex. Σάννοι > Τζάννοι, cf. *infra*). Il se pourrait donc que contacts il y ait eu avant Pompée, mais qu'ils n'aient pas été suffisamment intenses pour qu'un ethnonyme soit clairement et solidement implanté en grec.

Toujours selon Deeters, Strabon est le premier auteur qui nous fasse part de l'existence d'une Ibérie dans le Caucase. Dans l'état actuel de nos sources, c'est exact ; toutefois, des références à des textes plus anciens,

de dire si cela reflète la prononciation du V^e siècle (R. GODEL, *An Introduction to the Study of Classical Armenian*, Wiesbaden, 1975, pp. 18-19 ; voir aussi pp. 15-16).

⁵⁸ DEETERS, *loc. cit.* : « bei Weiterverbreitung durch die Schrift wird die Identität vollkommen, so daß der neue Name später wie der alte akzentuiert wurde. »

⁵⁹ P. ex. l'arménien Վիրք serait à l'origine du grec Ὑρκανία selon J. MARQUART, *Beiträge zur Geschichte und Sage von Erān*, dans *Zeitschrift der Deutschen Morgenländischen Gesellschaft*, 49 (1895), pp. 632-633 et IDEM, *Iberer und Hyrkanier. Mit einem Exkurs : Li-Kan*, dans *Caucasica*, 8 (1931), pp. 78-113, ce qui n'est plus admis aujourd'hui (cf. BIELMEIER, *Zum Namen* [voir n. 54], p. 99). C. TOUMANOFF, *Medieval Georgian Historical Literature (VIIth–XVth centuries)*, dans *Traditio* 1 (1943), pp. 140-141 n. 3 rassemble un grand nombre d'autres étymologies putatives ; on verra à ce sujet notre article *La linguistique marriste et son onomastique : le cas de la Géorgie*, dans *BABELAO*, 3 (2014), pp. 125-144. Enfin, BIELMEIER, *Zum Namen* [voir n. 54], pp. 102-103, cite les formes Βηρανοί (Hipp. *chron.*, 232) et Βιβρανοί (*ibidem*, 200) – auxquelles il faudrait rajouter leurs correspondants Βερρανοί (*chron. pasch.*, p. 61, DINDORF) et Βεβρανοί (*ibidem*, p. 57) –, qu'il dérive de la même racine qu'Ἰβηρες, avec des arguments linguistiques fouillés. Quelle que soit la réalité qu'ils aient pu désigner auparavant, de toute façon, à l'époque byzantine, aucun de ces noms ne relève plus d'un usage vivant.

perdus, sont susceptibles de faire remonter ce point de départ. Il faut souligner que Strabon est le premier auteur *connu* à mentionner *ouvertement* en grec une Ibérie dans le Caucase⁶⁰ : il n'est pas exclu que des sources aient disparu, qui soient au minimum contemporaines de l'expédition de Pompée, menée au moment où Strabon naissait. En outre, des références indirectes dans certains textes conservés laissent supposer qu'une Ibérie du Caucase eût pu être déjà attestée dans des sources plus anciennes encore.⁶¹

L'on peut citer à ce titre un fragment de Mégasthène (vers 300 a.C.n.) qui évoque une légendaire déportation par Nabuchodonosor d'une partie des Ibères « εἰς τὰ δεξιὰ τοῦ Πόντου », mais qui pourrait être une interpolation.⁶² Par ailleurs, Strabon lui-même parle de cette migration, dont il a entendu parler par d'autres auteurs⁶³ ; il rapporte en outre, au même endroit, que la région occupée par les Ibères du Caucase avait déjà été délimitée par le géographe Artémidore d'Ephèse (vers 100 a.C.n.). Enfin, il affirme que selon certains, l'Ibérie du Caucase s'appellerait ainsi en raison de ses mines d'or, qui l'apparentent à l'Espagne⁶⁴ : ici encore, cela signifie que d'autres auteurs avant lui ont déjà écrit sur l'homonymie qui unit ces deux contrées.⁶⁵

Enfin, l'explication de Deeters suppose qu'Ἰβηρες aurait d'abord transité par le grec avant d'être repris en latin, qui plus est au prix d'une « classicisation » de la prononciation. L'expédition de Pompée était conduite par des latinophones, mais compte tenu de la prévalence du grec comme langue de culture, un tel cheminement semble assez naturel. Cela dit, les sources latines ne sont guère susceptibles d'éclairer ce processus : la première attestation latine des Ibères du Caucase semble remonter seulement à Pomponius Méla, c'est-à-dire en 43/44 p.C.n., plusieurs décennies après Strabon donc.⁶⁶

En conclusion, une étymologie arménienne d'Ἰβηρες n'est pas inconcevable, mais l'hypothèse n'est pas non plus sans objections. Il faut en tout état de cause retenir la deuxième moitié du I^{er} siècle a.C.n. (témoignage de

⁶⁰ Strab. *geogr.* I, 2, 39.

⁶¹ Par ailleurs, quelques mentions imprécises de l'« Ibérie » dans des textes plus anciens (not. Plat. *leg.* I, 637d et Arist. *pol.* VII, 17) ont été rapportées par certains commentateurs au Caucase. DEETERS, *Name der Iberer* [voir n. 53], pp. 87-88, a montré qu'il y est plus vraisemblablement question de l'Espagne. Quoi qu'il en soit, ces attestations sont trop vagues pour être déterminantes en quelque manière.

⁶² Megasth. *Ind.*, fr. 22, *FHG*, ap. Eus. *praep.* IX, 41, 1, via Abydène. SCHMIDT, *Iberiae* [voir n. 51], pp. 109-110 ; DEETERS, *loc. cit.*

⁶³ Strab. *geogr.* I, 3, 21.

⁶⁴ *Ibidem*, XI, 2, 19.

⁶⁵ Voir p. ex. aussi App. *Mithr.*, 466 : Ἰβηρας δὲ τοὺς ἐν Ἀσία οἱ μὲν προγόνους, οἱ δ' ἀποίκους ἡγοῦνται τῶν Εὐρωπαίων Ἰβήρων, οἱ δὲ μόνον ὀμωνύμους· ἔθος γὰρ οὐδὲν ἦν ὅμοιον ἢ γλῶσσα.

⁶⁶ Mel. *chor.* I, 13.

Strabon) comme *terminus a quo*, à défaut de meilleures attestations. Par ailleurs, il reste encore à expliquer de façon convaincante les formes sporadiques en Ἰβερ-, de même que les termes latins (H)Ibēr(us), (H)Ibēria. Quant à l'arménien Վիթ, Deeters note sa parenté avec divers termes iraniens, sans toutefois pouvoir dire si l'arménien est emprunté à l'iranien ou l'inverse : l'étymologie des termes arménien et iraniens demeure, elle aussi, obscure.⁶⁷

LES COLQUES (ΚΟΛΧΟΙ)

La Colchide est surtout connue des antiquisants pour avoir été le pays de la toison d'or, but de la légendaire quête des Argonautes. Plusieurs Colques sont de la sorte passés à la postérité, dont les plus célèbres sont Médée, son père Aïétès et son frère Absyrte. La mythologie et la fable se sont abondamment intéressées à cette terre aux confins de la civilisation, sans qu'il faille rappeler ici tous les récits qui s'y rapportent. Qu'il suffise de dire que ceux-ci s'articulent autour d'une thématique majeure, la barbarie de la contrée et de ses habitants, et d'une thématique mineure, la richesse, aurifère surtout, du sol colchidien. A l'époque byzantine, les Colques sont confondus avec les Lazes, dont la présentation fait suite.

Inventaire du lexique

Les sources attestent un ethnique de base Κόλχος, d'où sont tirées les formations Κολχίς et *Κολχικός (forme de base non attestée). Le féminin Κολχίς s'est généralisé comme toponyme, avec γῆ ou χώρα sous-entendu,⁶⁸ mais on le trouve parfois en dehors de cet usage : Κολχίδες est par exemple le titre d'une pièce perdue de Sophocle.⁶⁹ La même pièce est appelée ailleurs Κόλχοι⁷⁰ : en effet, la forme Κόλχος semble avoir été originellement épique, et donc susceptible d'emplois féminins.⁷¹

⁶⁷ DEETERS, *Name der Iberer* [voir n. 53], p. 87 ; HEWSEN, *Ašxarhac'oyc'* [voir n. 11], p. 128 n. 18. Les dictionnaires étymologiques de l'arménien restent muets au sujet de Վիթ et ses dérivés. A cet égard, une théorie qui mériterait plus ample attention est celle de BIELMEIER, *Zum Namen* [voir n. 54], qui propose comme origine à la racine *vir* un endonyme tribal alain ou sarmate, emprunté par les Arméniens et transmis ensuite par ces derniers aux Parthes et aux Romains.

⁶⁸ Cf. CHANTRAINE, *Formation* [voir n. 20], § 273.

⁶⁹ Cf. Stob. *anth.* III, 22, 23.

⁷⁰ Or. Al. *orth.*, f. 281r.

⁷¹ Cf. Ael. *incert.*, fr. 71, HERCHER, *ap. Sudam*, κ, 2199 ; de là l'entrée « Κόλχος, ος, ον » d'A. BAILLY, *Dictionnaire grec français*, 26^e éd., Paris, 1963, p. 1115 ; comparer des

Par ailleurs, Κολχική est quelquefois employé comme toponyme à côté de Κολχίς. Le développement de cette variante, connue depuis Plutarque⁷² et bien sûr justifiée elle aussi par une ellipse de γῆ ou χώρα, a bénéficié de deux facteurs : d'une part, Ptolémée a influencé le formulaire de bon nombre d'ouvrages d'astrologie, qui utilisent cette dénomination⁷³ ; d'autre part, cette forme est analogique de Λαζική.⁷⁴ Le *De ostentis* de Jean le Lydien, qui utilise Κολχική, illustre la conjonction de ces influences, contre le *De magistratibus* du même auteur, où l'on trouve Κολχίς.⁷⁵

Pour en revenir à l'ethnique, il faut remarquer que des formes à accentuation finale (Κολχοί etc.) se lisent dans quelques textes. A l'intérieur de notre corpus, c'est le cas de Stobée, qui cite Nicolas de Damas, et de Philopon.⁷⁶ Signalons encore que le nom neutre τὸ Κολχικόν désigne le colchique, évidemment d'après son pays d'origine.⁷⁷ Enfin, le mot Κόλχ chez Simocatta n'a rien à voir avec les Colques, mais désigne une tribu d'Asie centrale.⁷⁸

Période d'attestation

La plus ancienne mention connue de la Colchide se trouve dans un fragment des *Corinthiaca* d'Eumélos de Corinthe, poète épique de la seconde moitié du VIII^e s. a.C.n.⁷⁹ Dès ce passage, la Colchide est intimement liée à la légende de Médée ; elle semble entrer dans l'histoire grecque au VI^e siècle avec l'installation de colonies. Tous les termes que nous venons de discuter seront par la suite attestés sans discontinuer jusqu'à la fin de l'ère byzantine et encore au-delà (chez Chalcocondyle, Ducas e.a.).

adjectifs comme βάρβαρος, φρόνιμος et le couple Αἴγυπτος (ὁ) « Nil » ~ Αἴγυπτος (ἡ) « Egypte ». D'autres formations de féminin sont attestées pour les Colques à époque plus ancienne (PAPE - BENSELER, *Wörterbuch* [voir n. 18], col. 689 donne Κολχίς et Κόλχη) ; puisque les auteurs byzantins n'en font pas usage, nous ne les évoquons pas ici.

⁷² Plut. *Pomp.*, 34, 5.

⁷³ Ptol. *tetr.* II, 3, 37 ; voir p. ex. dans notre corpus Hephaest. *apot.*, p. 10, PINGREE et remarquer la normalisation en Κολχίς dans un épitomé (p. 142, PINGREE).

⁷⁴ Cf. *Suda*, κ, 1979 : Κολχική· ἡ Λαζική.

⁷⁵ Lyd. *ost.* 56 : ἡ Κολχική, ἣν νῦν προσαγορεύουσι Λαζικήν ; *ibidem*, 71 (inspiré de Ptolémée) ; idem, *mag.*, p. 186, BANDY.

⁷⁶ Stob. *anth.* IV, 55, 15 ; Nic. Dam. *mor.*, fr. 124, FHG ; Philop. *opif.*, p. 168, REICHARDT.

⁷⁷ CHANTRAINE, *Dictionnaire* [voir n. 26], s.v. et FRISK, *Wörterbuch* [voir n. 26], s.v.

⁷⁸ Simoc. *hist.* VII, 8, 6 : τὸν τοῦ Κόλχ ἐθνάρχην. Voir A. A. DE SIENA - CENTAL, *Thesaurus Theophylacti Simocatae. Historiae, Epistulae, Quaestiones Physicae, De Vitae Termino* (CC, *Thesaurus Patrum Graecorum*, 19), Turnhout, 2007, p. xxxix.

⁷⁹ Eumel. *Cor.*, fr. 3, BERNABÉ.

Identification

De l'avis unanime des auteurs à partir du IV^e siècle, Λαζοί est un nom pour les Κόλχοι,⁸⁰ tout comme Λαζική est considéré comme une appellation récente, voire vulgaire, pour Κολχίς.⁸¹ Procope prend même le temps d'évaluer « scientifiquement » cette équivalence : Κόλχους δὲ <οὐχ> οἷόν τέ ἐστι μὴ τοὺς Λαζοὺς εἶναι, dit-il, ἐπεὶ παρὰ Φᾶσιν ποταμὸν ὥκηνται· τὸ δὲ ὄνομα μόνον οἱ Κόλχοι, ὥσπερ ἀνθρώπων ἔθνη καὶ πολλὰ ἕτερα, τανῦν ἐς τὸ Λαζῶν μεταβέβληται.⁸²

En particulier, Procope et Agathias se servent des deux termes de façon interchangeable. Pourtant, les sources ne donnent pas cette équivalence avant le III^e siècle p.C.n.,⁸³ alors que les Lazes sont connus depuis Pline l'Ancien.⁸⁴ La question est donc de savoir quelle réalité historique cette double dénomination recouvre. Procope estime son éclaircissement nécessaire car il est confronté à certains auteurs qui font des Lazes un peuple différent des Colques, à tort selon lui.⁸⁵ Probablement s'agit-il d'Arrien, qui considère dans son *Périple* (11, 1) les Κόλχοι, occupant un territoire réduit proche de Trébizonde, comme un peuple distinct et éloigné des Λαζοί, qui jouxtent les Ἀψίλαι. La mention, en Arr. *peripl.*, 18, 4, d'un lieu appelé Παλαιὰ Λαζική, beaucoup plus loin sur la côte vers le Bosphore Cimmérien, incite à postuler une migration passée des Lazes. On considère que celle-ci a débuté vers 100-75 a.C.n. et s'est achevée un siècle plus tard environ, tandis que Παλαιὰ Λαζική a été située à Nebug, près de Tuapse (à environ 160 km de la frontière géorgienne en longeant la côte).⁸⁶ Les Lazes auraient donc progressivement remplacé les Colques ; cela expliquerait la situation décrite par Arrien.

Initialement, les Κόλχοι auraient donc été un peuple distinct des Lazes, peut-être également caucasien. Cependant, à partir du III^e siècle, ce terme devient un parfait synonyme, aux accents classicisants, de Λαζοί. Après les guerres du VI^e siècle, où l'emploi de l'un ou de l'autre nom ressort d'une *uariatio* que s'autorisent les auteurs,⁸⁷ l'on constate comme tendance générale

⁸⁰ P. ex. Ag. Myr. *hist.* II, 18, 4.

⁸¹ P. ex. Simoc. *hist.* III, 6, 17.

⁸² Proc. *bell.* VIII, 1, 10.

⁸³ D. BRAUND, *Georgia in Antiquity. A History of Colchis and Transcaucasian Iberia : 550 BC-AD 562*, Oxford, 1994, p. 275 n. 26.

⁸⁴ Plin. *nat.* VI, 12.

⁸⁵ Proc. *bell.* VIII, 1, 8.

⁸⁶ M. KIESSLING, *Ἡνίοχοι*, dans *RE*, vol. VIII-1, col. 266 ; A. SILBERMAN, *Arrien, 'Périple du Pont-Euxin' : Essai d'interprétation et d'évaluation des données historiques et géographiques*, dans *Aufstieg und Niedergang der römischen Welt*, II 34.1, p. 294 n. 117 ; IDEM, *Arrien. Périple du Pont-Euxin (CUF série grecque, 371)*, Paris, 1995, p. 52 n. 194.

⁸⁷ Ce phénomène sera analysé plus loin.

l'utilisation de Κόλχοι dans un contexte de référence à l'Antiquité, tandis que les situations contemporaines exigent l'emploi de Λαζοί. La figure ci-dessous illustre ces évolutions.

Siècle	4	5	6	7	8	9	10	?	Total
Κολχ-	75 %	56 %	34 %	40 %	50 %	39 %	32 %	25 %	37 %
Λαζ-	25 %	44 %	66 %	60 %	50 %	61 %	68 %	75 %	63 %

Fig. 2. Fréquences relatives des racines se rapportant à la Géorgie occidentale

LES LAZES (ΛΑΖΟΙ)

Au VI^e siècle, où ils sont massivement documentés, les Lazes sont organisés en un royaume sur tout le vaste territoire de l'antique Colchide. Aujourd'hui encore, des Lazes vivent sur la côte sud-est de la mer Noire, mais essentiellement dans le Lazistan, c'est-à-dire en Turquie, dans les montagnes entre Rize et la frontière géorgienne ; très peu vivent en Adjarie.⁸⁸ Les rois lazès ont alors coutume de conclure des alliances matrimoniales avec des sénateurs byzantins.⁸⁹ Leur pays étant pauvre, ils doivent exporter des peaux et des esclaves pour obtenir de quoi subsister.⁹⁰

La christianisation de la Lazique a été un processus progressif et difficile à dater, où Byzance semble avoir joué un rôle actif.⁹¹ Pour Gélase de Cyzique,⁹² les Lazes se sont convertis en même temps que les Ibères, à l'époque de Constantin. L'Agathange grec, lui, suit la tradition arménienne qui attribue ce phénomène à Grégoire l'Illuminateur.⁹³ Quoi qu'il en soit, le roi laze Gubaz I^{er} (Γωβάζης chez Priscus, Γουβάζιος dans les vies de Daniel le Stylite), venu en 465/6 à Constantinople s'expliquer sur sa

⁸⁸ A. BRYER, *Some notes on the Laz and Tzan. I*, dans *Bedi Kartlisa*, XXI-XXII (50-51) (1966), pp. 186-187. Le Lazistan s'étend en fait de Trébizonde à Batoum (*ibidem*, p. 174), mais les Lazes n'en occupent plus à l'heure actuelle qu'un segment.

⁸⁹ *Proc. bell.* VIII, 9, 8-9.

⁹⁰ *Ibidem*, II, 15, 5.

⁹¹ L. G. KHRUSHKOVA, *The Spread of Christianity in the Eastern Black Sea Littoral (Written and Archaeological Sources)*, trad. du russe par Br. DAVIS, dans *Ancient West and East*, 6 (2007), p. 189 ; BRAUND, *Georgia in Antiquity* [voir n. 83], pp. 264-265.

⁹² *Gel. Cyz. hist. eccl.* III, 10, 1.

⁹³ *Pass. Greg.*, 163-164 et 170. Sur ces conversions, voir SALIA, *Histoire* [voir n. 3], pp. 76-79 ; RAPP, *Medieval Georgian Historiography* [voir n. 6], p. 450 ; J.-P. MAHÉ, *Die Bekehrung Transkaukasiens : Eine Historiographie mit doppeltem Boden*, dans W. SEIBT (ed.), *Die Christianisierung des Kaukasus. The Christianization of Caucasus (Armenia, Georgia, Albania). Referate des internationalen Symposions (Wien, 9.-12. Dezember 1999)* (*Veröffentlichungen der Kommission für Byzantinistik*, 9), Vienne, 2002, pp. 113-118.

mutinerie devant Léon I^{er}, se présente « τὰ τῶν Χριστιανῶν ἐπιφερόμενος σύμβολα »⁹⁴ ; l'empereur l'emmène alors voir Daniel le Stylite, qui lui fait grande impression.⁹⁵ Que Gubaz fut effectivement chrétien n'est pas explicite dans les textes, mais on peut raisonnablement le penser ; ces événements montrent que le christianisme était déjà bien implanté en Lazique à cette époque.⁹⁶ La conversion officielle du pays date en tout cas apparemment de 522/523, avec le baptême du roi laze Τζάθιος (Τζάθης chez Agathias, Ζτάθιος chez Malalas).

Inventaire du lexique

Le cas des Λαζοί est relativement simple : toutes nos sources présentent la même forme de départ Λαζός, toutefois rarement attestée au singulier. Seule⁹⁷ exception à mentionner – en dehors toutefois de notre corpus –, Ptolémée donne la forme Λᾶζαι.⁹⁸ Concernant l'accent, Hérodién prescrivait d'écrire Λάζος paroxyton, mais force est de constater qu'aucun texte ne suit cette règle.⁹⁹ Enfin, la forme Λατοῖς, que présente l'édition de Gérard Garitte du manuscrit d'Agathange qu'il avait lui-même découvert à l'Escurial,¹⁰⁰ doit être corrigée en Λαζοῖς, comme l'a fait remarquer le R. P. Venance Grumel.¹⁰¹

De même, le toponyme correspondant est presque partout Λαζική, sur base de l'adjectif de relation *Λαζικός, qui n'est que très peu attesté en dehors du féminin : deux fois au datif pluriel chez Agathias, plus une occurrence avec un accent anomal chez le chroniqueur trapézontin Michel Panaréto.¹⁰² Celui-ci connaît également une forme Λαζία, aussi attestée dans deux autres textes.¹⁰³ Il semble bien qu'il s'agisse d'une dérivation accidentelle sur base de l'ethnique Λαζός et du suffixe -ία, procédé très

⁹⁴ Prisc. *hist.*, fr. 34, BORNEMANN.

⁹⁵ Vit. *Dan. ant.*, 51, *epit.*, 6 et *tert.*, 31.

⁹⁶ BRAUND, *Georgia in Antiquity* [voir n. 83], pp. 272-273.

⁹⁷ Quoi qu'en disent PAPE - BENSELER, *Wörterbuch* [voir n. 18], s.v. Λαζοί et A. HERRMANN, *Lazai*, dans *RE*, vol. XIII-1, coll. 1042-1043, peut-être induits en erreur par les éditions de leur époque.

⁹⁸ Ptol. *geogr.* V, 10, 5 : κατέχουσι δὲ τὰ μὲν ἐπὶ θαλάττῃ τῆς Κολχίδος <Λᾶζαι>.

⁹⁹ Herod. *prosod.*, p. 143, LENTZ. On trouve bien Λάζους dans le sommaire du livre XIII des *Relations historiques* de Georges Pachymère (vol. 2, p. 10, BEKKER), mais pas dans le texte lui-même, ce qui suggère une coquille.

¹⁰⁰ Agathang. *pass. Greg.*, 159.

¹⁰¹ V. GRUMEL, compte rendu de G. GARITTE, *Documents pour l'étude du livre d'Agathange*, dans *REB*, 14 (1956), p. 251, n. 1.

¹⁰² Mich. Pan. *chron.*, p. 66, LAMPSIDÈS : Λάζικα φωσσᾶτα.

¹⁰³ *Ibidem* (mais Λαζική ailleurs) ; Epiph. *Sal. panar.*, p. 126, HOLL ; *not. episc.* XXI, l. 69, DARROUZÈS.

productif pour les noms de pays : en témoigne l'exemple d'Epiphane, qui donne cette forme au milieu d'une énumération de noms de régions tous terminés en -ία.

Période d'attestation

Les premières mentions sûres, en grec, d'un groupe nommé Λαζοί et d'une contrée appelée Λαζική se trouvent dans le *Périple* d'Arrien¹⁰⁴ ; à peu près contemporain est le passage de Ptolémée que nous avons évoqué plus haut.¹⁰⁵ Quelques décennies plus tôt, Pline est le premier à parler des Lazes en latin.¹⁰⁶ Ils ne sont par la suite que sporadiquement documentés, jusqu'au règne de Justinien où la Lazique sert tantôt de zone tampon, tantôt de champ de bataille contre les Perses. Les Lazes semblent n'avoir plus joué après ces événements qu'un rôle mineur.

LES TZANES (TZANOI)

Procopé consacre un chapitre du *De aedificiis* au pays des Tzanes, dont il distingue deux groupes.¹⁰⁷ Il les décrit comme de frustes montagnards, vivant sur des terres incultes et glaciales du fruit de leurs rapines. La difficulté d'accès de leur territoire les rendait inaccessibles à toute civilisation et empêchait leur conquête, du moins jusqu'à ce que Justinien parvienne à les battre et à les soumettre. D'animistes,¹⁰⁸ ils devinrent alors chrétiens et alliés aux Romains. L'historien nous dit encore comment Justinien, pour les contrôler et empêcher qu'ils retombent dans la sauvagerie, abattit des forêts, traça des routes et construisit des forts sur leurs terres.¹⁰⁹ Cette zone occupée par les Tzanes est située dans les Alpes pontiques, qui constituent l'arrière-pays laze, mais ses contours précis sont difficiles à déterminer.¹¹⁰

¹⁰⁴ Arr. *peripl.* 11, 2-3 et 18, 4 ; voir aussi fr. 109, JACOBY.

¹⁰⁵ Memnon d'Héraclée évoque également les Lazes (*hist.* XVI, fr. 54, *FHG*, ap. Phot. *bibl.* CCXXIV, 238a), mais la datation de cet historien est sujette à caution ; qui plus est, cette attestation est peut-être une glose (BRAUND, *Georgia in Antiquity* [voir n. 83], p. 157 n. 24).

¹⁰⁶ Plin. *nat.* VI, 12. BRAUND, *loc. cit.*

¹⁰⁷ Proc. *aed.* III, 6, 18 : Τζάνων τῶν Ὠκενιτῶν καλουμένων et 26 : Τζάνων τῶν Κοζυλίνων καλουμένων.

¹⁰⁸ *Ibidem*, 2 : θεοὺς μὲν τὰ τε ἄλση καὶ ὄρνις καὶ ἄλλα ἅπαντα ζῶα ἡγούμενοί τε καὶ σέβοντες.

¹⁰⁹ *Ibidem*, 9-13.

¹¹⁰ Discussion dans A. BRYER, *Some notes on the Laz and Tzan. II*, dans *Bedi Kartlisa*, XXIII-XXIV (52-53) (1967), pp. 161-168 (voir en particulier pp. 161-163).

Inventaire du lexique

La forme de base de l'ethnique des Tzanes est Τζάνοι (pas d'attestation au singulier), dont dérive *Τζανικός (non attesté sous cette forme). Le féminin de ce dernier adjectif est utilisé comme choronyme. Il existe une variante graphique en Τζανν-, que l'on rencontre chez Malalas dans l'édition du *CFHB* et chez d'autres auteurs dans des éditions plus anciennes.¹¹¹ Cette graphie est probablement basée sur le parallèle établi avec l'ethnonyme plus ancien Σάννος, ce qu'illustre un passage d'Eustathe de Thessalonique.¹¹² Cette orthographe en Σ- se rencontre d'ailleurs avec ν simple chez Procope et, d'après lui, Photios.¹¹³ Mentionnons enfin les dérivés hapax Σαννικήν¹¹⁴ et Σάννιοι.¹¹⁵

Un passage de la *Chronique pascale*¹¹⁶ atteste un troisième hapax, *a priori* étrange mais qu'il est possible de relier à l'ethnique des Tzanes.

[...] οἱ δὲ καλούμενοι Σάλλοι, οἱ καὶ Σανῖται κεκλημένοι, οἱ ἕως τοῦ Πόντου ἐκτείνοντες, ὅπου ἐστὶν ἡ παρεμβολὴ Ἄψαρος καὶ Σεβαστόπολιν καὶ ὁ Ἰσσοῦ λιμὴν καὶ Φᾶσις ποταμός, [...]

La *Chronique pascale* s'insère, comme on le sait, dans une longue tradition chronographique remontant aux premiers temps de l'ère chrétienne. En l'occurrence, notre extrait est parallèle au § 233 de la *Chronique* d'Hippolyte de Rome, qui permet de l'expliquer.¹¹⁷ Hippolyte a le texte suivant :

Σαῦνοι δὲ οἱ λεγόμενοι Σάνιγγες, οἱ ἕως τοῦ Πόντου ἐκτείνοντες, ὅπου ἐστὶ παρεμβολὴ Ἄψαρος <καὶ Σεβαστόπολιν> καὶ Ὑσσοῦ λιμὴν καὶ Φάσις ποταμός.

L'équation Σάλλοι = Σαῦνοι d'un côté, Σανῖται = Σάνιγγες de l'autre, ne fait guère de doute. Comme nous le verrons plus loin, les deux formes

¹¹¹ Mal. *chron.* XIII, 40. Voir p. ex. l'édition d'Agathias dans le *CSHB*, p. 278 e.a.

¹¹² Eust. *Thess. Od.*, vol. 2, p. 73, STALLBAUM ; Eustathe propose une étymologie que nous qualifierions de populaire pour un mot σάννας attesté chez Cratinos, qu'il relie à τζάννος de même sens dans la langue démotique de son temps : [...] ὁ παρὰ τῷ κωμικῷ Κρατίνῳ σάννας. αὐτὸς μέντοι οὐ τὸν εὐήθη ἀπλῶς δηλοῖ, ἀλλὰ τὸν μωρὸν, ὃν ἴσως ἡ κοινὴ γλῶσσα τζαννὸν λαλεῖ. δόξοι δ' ἂν εἰληφθαι ἡ λέξις ἀπὸ τῶν Ἀσιανῶν σάννων, οὓς οἱ ἰδιῶται τζάννουσιν καλοῦσι, βαρβαρικὸς ὄντας καὶ, ὥς εἰκός, εὐήθεις δι' ἀπαιδευσίαν. Mais ces ἰδιῶται désignent-ils le vulgaire byzantin ou les indigènes kartvéliens ?

¹¹³ Proc. *bell.* I, 15, 21 et VIII, 1, 8 ; Phot. *bibl.* LXIII, 23b.

¹¹⁴ Menipp. *Perg. peripl.*, fr. 2, MÜLLER, *ap. St. Byz. epit.*, p. 681, MEINEKE ; la même citation est attribuée à un certain Hécatee (d'Abdère ?) chez Herod. *prosod.*, p. 290, LENTZ.

¹¹⁵ *Chron. pasch.*, p. 57, DINDORF.

¹¹⁶ *Ibidem*, p. 61.

¹¹⁷ Il ne semble pas que le compilateur de la *Chronique pascale* ait eu un accès direct à la *Chronique* d'Hippolyte (cf. F. C. CONYBEARE, *On the Date of Composition of the Paschal Chronicle*, dans *JThS*, 2 (1900), p. 288 et, plus récemment, M. WHITBY - M. WHITBY, *Chronicon Paschale. 284-628 AD*, Liverpool, 1989, pp. xv-xxii).

Σανῖται et Σάνιγγες désignent un autre peuple, les Saniges ; ce sont les formes Σάλλοι et Σαῦνοι qui nous intéressent ici. Sans le parallèle d'Hippolyte, Σάλλοι serait très difficilement analysable. Mais à partir d'Hippolyte, l'étude de la transmission des textes est en mesure de l'expliquer ; l'histoire textuelle des chroniques étant à la fois extrêmement complexe et hors de notre propos, nous ne prétendons en brosser ici guère davantage qu'un grossier aperçu.

La *Chronique* d'Hippolyte a fait l'objet de deux rédactions. La première version (H₁) de cette *Chronique* nous est connue par le *Matr. Gr.* 4701, *olim* 121, en minuscules, daté paléographiquement des X^e-XI^e siècles, tandis que la seconde (H₂), remaniée postérieurement à la mort de son auteur, est perdue en grec, mais peut être approchée via plusieurs autres chroniques qui s'en sont servies, souvent indirectement, en grec ainsi qu'en traduction, latine et arménienne surtout. Parmi ces dernières, on compte le *liber generationis* du « Chronographe de 354 », qui nous est lui aussi transmis en deux rédactions, ainsi qu'une chronique dite « alexandrine », très proche du *lib. gen. I.*¹¹⁸ Les passages correspondant à celui d'Hippolyte dans ces textes latins lisent respectivement « Sani¹¹⁹ qui appellantur Sannices » et « Sanni autem, qui dicuntur Sanniggii ».¹²⁰ La *Chronique alexandrine* est connue via un seul manuscrit, le *Paris. Lat.* 4884, du milieu du VIII^e siècle, appelé depuis Scaliger *Excerpta Latina Barbari* ; plusieurs manuscrits contiennent le *liber generationis*, le plus ancien (le *Paris. Lat.* 10910) datant du VII^e ou du VIII^e siècle. Quant à la *Chronique pascalle*, elle a été éditée sur la base du seul manuscrit connu, le *Vat. Gr.* 1941 du X^e siècle, en fort mauvais état.¹²¹

Vu leur grande similitude, il ne saurait faire de doute que tous ces témoignages remontent en dernière analyse à un archétype commun, l'autographe d'Hippolyte, quels que soient les détours, souvent impossibles à reconstituer totalement, qu'ils aient pu emprunter depuis. L'ancienneté des témoins latins incite à les privilégier, d'autant plus que seule la forme Sanni de la *Chronique alexandrine* est bien connue par ailleurs. Nous postulons donc que le texte original d'Hippolyte devait présenter la forme Σάννοι.

À partir de là, comment expliquer paléographiquement les formes Σαῦνοι et Σάλλοι ? Nos témoins sont tous en minuscules. Soit ils

¹¹⁸ Cf. p. 83 *sqq.* de l'édition de MOMMSEN (*MGH, Auctores Antiquissimi IX = Chronica Minora I*).

¹¹⁹ Une autre branche de la tradition a « sammi ».

¹²⁰ Respectivement *lib. gen. I.*, 227 et *chron. Alex.*, 199.

¹²¹ Cf. Fr. WINKELMANN, *Zur nachesebianischen christlichen Historiographie des 4. Jahrhunderts*, dans G. SCHOLZ - G. MAKRISS, *Πολύπλευρος νοῦς. Miscellanea für Peter Schreiner zu seinem 60. Geburtstag* (BA, 19), Leipzig, 2000, pp. 406-408.

transcrivent des manuscrits plus anciens en onciales, soit les manuscrits qu'ils copient sont déjà eux-mêmes en minuscules ; nous l'ignorons. Dans le premier cas, il suffit d'un tracé légèrement imparfait ou d'une surface abîmée pour que CANNŌI soit lu CAΛΛŌI. En minuscules aussi, la confusion a pu surgir, peut-être plus naturellement encore. Pour Σαῦνοι, le groupe vv peut très facilement passer pour uv, la seule différence tenant à la haste descendante du premier v dans vv ; quant à l'accent, s'il était aigu, il aura volontiers été « corrigé ». Σάλλοι aussi s'explique par la minuscule : la grande similitude entre λ, μ et ν fut un facteur important de la réintroduction des tracés onciaux de ces trois lettres dans les textes en minuscules.¹²² Enfin et bien évidemment, sans même tenir compte des aléas imprévisibles de la copie et de la conservation des manuscrits, les scribes avaient d'autant plus de chances de mal lire Σάννοι que ce mot leur était très probablement inconnu.

Il faudrait naturellement, pour se forger une idée définitive, avoir un accès direct aux manuscrits. En ce qui concerne la *Chronique pascale*, l'édition de Dindorf dans le *CSHB*, sérieusement vieillie (1832), n'a toujours pas été remplacée ; peut-être la nouvelle édition prévue par feu O. Mazal dans le *CFHB* permettra-t-elle d'éclaircir la question. Nous pouvons en tout cas conclure que le hapax Σάλλοι¹²³ vaut pour Σάννοι.

Période d'attestation

La première mention certaine des Tzanes remonte à Strabon.¹²⁴ Le passage de Σάν(v)οι à Τζάν(v)οι se produit apparemment dans la première moitié du V^e siècle, où Théodoret de Cyr¹²⁵ est le dernier auteur original (c'est-à-dire en dehors d'une citation) à écrire Σάννοι, tandis que Pallade¹²⁶ inaugure Τζάνοι. Cela a été utilisé par le linguiste Demetrios Moutsos pour dater l'apparition en grec de /ts/ résultant de la modification sporadique de /s/, ce nouveau phonème affriquée caractérisant à partir de la κοινή tardive tant des mots d'origine grecque que de provenance étrangère ; on trouve de fait de multiples exemples de remplacement de σ par τζ ou τς, à l'initiale

¹²² J. IRIGOIN, *Structure et évolution des écritures livresques de l'époque byzantine*, dans P. WIRTH (ed.), *Polychronion. Festschrift Franz Dölger zum 75. Geburtstag*, Heidelberg, 1966, pp. 263-265. Cela vaut aussi pour d'autres lettres au tracé très proche, comme η et κ. Le phénomène est illustré par M^{fr} P. CANART, *La paléographie est-elle un art ou une science ?*, dans *Scriptorium*, 60, 2 (2006), p. 173 fig. 2.

¹²³ *Chron. pasch.*, p. 61, DINDORF.

¹²⁴ Strab. *geogr.* XII, 13, 8.

¹²⁵ Thdt. *affect.* IX, 14.

¹²⁶ Pall. *uit. Chrys.*, p. 66, COLEMAN-NORTON.

comme en position intérieure.¹²⁷ Cette théorie est évaluée plus bas. Les sources grecques contemporaines cessent de documenter les Tzanes après la guerre lazique ; cinq siècles plus tard, Eustathe de Thessalonique est le dernier auteur à les mentionner. Leur devenir au-delà du VI^e siècle n'est plus accessible qu'indirectement ou, à de rares occasions, via des sources non grecques.¹²⁸

Graphie et identification

L'équivalence entre Σάν(ν)οι et Τζάν(ν)οι est établie dans les sources : nous avons vu l'exemple tardif d'Eustathe de Thessalonique, mais Procope aussi fait ce lien, repris par Photios.¹²⁹ Il est en revanche délicat d'identifier précisément ce peuple, et la confusion est courante avec les Lazes géographiquement tout proches.¹³⁰ En effet, ces derniers sont appelés en géorgien ჯანები mais se nomment eux-mêmes ლაზევე (d'où aussi ლაზები en géorgien moderne) ; l'on trouve d'ailleurs parfois en français l'appellation « Tchanes » au lieu de Lazes. Quelle que soit leur proximité cependant, les Tzanes sont distingués des Lazes par les sources grecques, Procope en particulier étant très clair à ce sujet.¹³¹ Selon Bryer, « les Tzanes ont pu perdre leur identité dès le X^e siècle », ¹³² laissant leur nom comme exonyme pour la région et le peuple lazes, avec lequel ils auront été d'autant plus aisément confondus que leurs modes de vie étaient apparentés.¹³³ Cela signifierait que les mesures prises par Justinien, qui au dire de Procope « fit en sorte qu'ils aient des relations avec les étrangers, comme le font les autres hommes, et rejoignent la société de leurs voisins », ont rencontré un certain succès.¹³⁴

¹²⁷ D. MOUTSOS, *Some observations on a phonological problem of Middle and Modern Greek*, dans *Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung*, 89, 2 (1976), pp. 235-237 ; peu important ici les explications avancées dans la suite de l'article. La prononciation précise de l'affriquée τζ/τσ n'est pas toujours claire (BROWNING, *Medieval and Modern Greek*, p. 28) et les influences des langues environnantes (latin des Balkans d'abord, puis langues slaves et enfin turc) sont certainement prépondérantes sur les facteurs internes pour justifier son développement à grande échelle en grec médiéval.

¹²⁸ Cf. BRYER, *Laz and Tzan. I* [voir n. 88], p. 189-191.

¹²⁹ Eust. Thess. *Od.*, vol. 2, p. 73, STALLBAUM ; Proc. *bell. I*, 15, 21 : τὸ Τζανικὸν ἔθνος, [...] Σάνοι ἐν τοῖς ἄνω χρόνοις καλούμενοι ; Phot. *bibl.* LXIII, 23b.

¹³⁰ Cf. par exemple cette impressionnante collection de démonymes, apparemment considérés comme synonymes indifférents, dans le titre de la notice que B. A. WEST, *Encyclopedia of the Peoples of Asia and Oceania*, New York, 2009, p. 461, consacre aux Lazes : « Laz (Chan, Chanuri, Chanzan, Colchian, Colchidian, Laze, Lazepe, Lazi, Lazian, Tzan, Zan) ».

¹³¹ Proc. *bell.* VIII, 1, 8-9.

¹³² BRYER, *Laz and Tzan. II* [voir n. 110], p. 167.

¹³³ Cf. IDEM, *Laz and Tzan. I* [voir n. 88], p. 188.

¹³⁴ Proc. *aed.* III, 6, 11.

Nous pouvons à présent préciser le propos de Moutsos. Le consonantisme initial de l'endonyme des Tzanes devait s'approcher – sinon y correspondre – du phonème géorgien ʃ $[\text{tʃ}]$: c'est ce que trahit en grec la graphie $\tau\zeta$.¹³⁵ Seulement, les règles euphoniques d'application en grec classique ignoraient un tel groupe et auront imposé la graphie σ , qui reflétait probablement la prononciation du locuteur grec natif, peu au fait de la subtilité du consonantisme kartvélien. Remarquons qu'une variante libre plus ou moins chuintante du σ , comme en grec moderne, n'est pas à exclure,¹³⁶ qui aurait pu favoriser cette notation. De toute manière, aucun mot en grec classique, même nom propre, ne commence par le groupe τ + constrictive ; des noms à initiale $\text{T}\zeta$ - n'apparaissent guère dans la littérature grecque qu'au VI^e siècle.¹³⁷ Qui plus est, quand Procope dit que les $\text{T}\zeta\acute{\alpha}\nu\text{o}\iota$ étaient autrefois appelés $\Sigma\acute{\alpha}\nu\text{o}\iota$, sa connaissance de ce dernier terme est écrite, non orale : il ne peut y avoir vu que le phonème /s/.

A cette lumière, le quasi hapax $\Theta\iota\alpha\nu\nu\iota\kappa\eta\varsigma$ d'Arrien¹³⁸ se comprend comme une tentative de rendre plus exactement (par quelque chose comme /tʰj/ ou peut-être /tʰj/) la prononciation locale, entendue durant son voyage. Cette graphie coexiste toutefois avec la forme $\Sigma\acute{\alpha}\nu\text{o}\iota$ plus loin dans le *Périple*.¹³⁹ La cause de cette discordance nous est impossible à déterminer ; en tout cas, étant donné que l'ethnonyme, quelle que soit sa graphie, est bien mieux attesté que le choronyme, le degré d'établissement dans l'usage jouerait contre un hypothétique réajustement graphique de $\Sigma\acute{\alpha}\nu\text{o}\iota$ en * $\Theta\iota\acute{\alpha}\nu\text{o}\iota$. Du reste, pareilles tentatives d'accommodation d'une affriquée à l'alphabet grec semblent attestées ailleurs, notamment dans les inscriptions gallo-grecques, avec des résultats similaires.¹⁴⁰ Le passage de $\Sigma\acute{\alpha}\nu\text{(v)}\text{o}\iota$

¹³⁵ En arménien, Moïse de Chorène (II, 76 et 84) écrit Հաղխի (cf. N. ADONTZ, *Armenia in the Period of Justinian. The Political Conditions Based on the Naxarar System*, trad. de l'arménien, revu et augmenté par N. G. Garsoïan, Lisbonne, 1970, p. 47) ; aujourd'hui, h est d'ailleurs réalisé $[\text{tʃ}]$ dans plusieurs dialectes (J. DUM-TRAGUT, *Armenian. Modern Eastern Armenian*, Amsterdam, 2009, pp. 17-18). Le grec documente davantage de noms arméniens que géorgiens ; l'on remarque que quelle que soit l'affriquée arménienne, le grec fera systématiquement intervenir un ζ dans sa transcription. Comparer ainsi des toponymes tels que Μαντζικιέρτ = Մանձկերտ , Ἀρζέξ = Արխίε e.a. (B. COULIE, *Μαντζικιέρτ ou Μαντζικιέρτ ? Note sur le De Administrando imperio*, dans *Byz*, 66 (1986), pp. 342-348).

¹³⁶ Cf. W. S. ALLEN, *Vox Graeca. A guide to the pronunciation of classical Greek*, 3^e éd., Cambridge, 1987, p. 45, qui n'oppose aucun argument à l'idée de variante libre.

¹³⁷ Cf. not. PAPE - BENSELER, *Wörterbuch* [voir n. 18], p. 1514-1515 : $\text{T}\zeta\acute{\alpha}\zeta\text{ων}$ (général vandale), $\text{T}\zeta\acute{\alpha}\sigma\kappa\lambda\iota\varsigma$ (toponyme thrace), $\text{T}\zeta\acute{\iota}\beta\omicron\varsigma$ (général byzantin), $\text{T}\zeta\acute{\iota}\mu\epsilon\varsigma$ (toponyme illyrien) etc. Tous les exemples cités sont fournis par Procope.

¹³⁸ Arr. *peripl.*, 7, 1 repris dans le *Periplus Ponti Euxini* anonyme daté du VII^e siècle (38).

¹³⁹ *Ibidem*, 11, 1.

¹⁴⁰ Cf. BRIXHE, *Phonétique et phonologie du grec ancien. I. Quelques grandes questions* (Bibliothèque des Cahiers de l'Institut de Linguistique de Louvain, 82), Louvain-la-Neuve, 1996, p. 109 : /ts/ serait rendu tour à tour par (T)T, (Σ)Σ et (Θ)Θ.

à Τζάν(ν)οι dans les sources éclaire donc peut-être autant la chronologie d'un changement phonétique /s/ > /ts/ interne au grec que l'évolution des pratiques d'orthographe et de translittération. En tout état de cause, l'adoption d'une graphie Τζάνοι est certainement imputable à des contacts renouvelés et plus étroits avec les populations locales ; elle est éventuellement révélatrice de mutations propres au grec, mais n'en participe pas.

LES ABKHAZES (ΑΒΑΣΓΟΙ)

La localisation géographique du peuple connu des Grecs sous le nom Ἀβασγοί, tout comme le donné historique, ne permet aucun doute sur leur identification aux Abkhazes.¹⁴¹ Procope décrit leur régime politique comme une sorte de dyarchie,¹⁴² un chef régnant à l'est et un autre à l'ouest¹⁴³ ; à son époque, l'Abkhazie se trouvait dans l'orbite du royaume laze. Selon le même historien, les Abkhazes vénéraient les arbres et exportaient des eunuques, au point que la majorité des eunuques de l'empire, et spécialement de la cour, étaient d'origine abkhaze.¹⁴⁴ Justinien aurait pris des mesures contre ces deux coutumes en faisant construire une église et cesser les prélèvements d'eunuques dans la population.¹⁴⁵

Durant les siècles suivants, le christianisme semble s'être bien implanté en Abkhazie.¹⁴⁶ Au X^e siècle, le roi d'Abkhazie est connu des Byzantins sous le titre d'ἐξουσιαστής, comme plusieurs dirigeants des régions caucasiennes.¹⁴⁷ Ce titre est supérieur à celui d'ἄρχων,¹⁴⁸ que portent la plupart des chefs voisins. La correspondance impériale était libellée « κέλευσις ἐκ τῶν φιλοχρίστων δεσποτῶν πρὸς ὃ δεῖνα τὸν περιφανῆ ἐξουσιαστήν Ἀβασγίας » et scellée d'une bulle d'or de deux solidi,¹⁴⁹ ce qui atteste de l'importance de ce personnage : parmi les seigneurs du Caucase (Arménie

¹⁴¹ Cf. B. G. HEWITT, *The valid and non-valid application of philology to history*, dans *Revue des Etudes Géorgiennes et Caucasiennes*, 6-7 (1990-1991), pp. 247-263.

¹⁴² Proc. bell. VIII, 3, 12 : ἄρχοντας δὲ ὁμογενεῖς δύο ἑσαεὶ εἶχον.

¹⁴³ *Ibidem*, 9, 11 sqq.

¹⁴⁴ *Ibidem*, 3, 14-17.

¹⁴⁵ *Ibidem*, 3, 18-21.

¹⁴⁶ Cf. p. ex. Thdr. Spud. *commem.*, l. 107, ALLEN - NEIL : τῆς τῶν φιλοχρίστων Ἀβασγῶν χώρας

¹⁴⁷ Cf. la correspondance qu'entretint avec ce personnage le patriarche Nicolas I^{er} Mysticos (*epist.* 46, 51 et 162).

¹⁴⁸ J. FERLUGA, *Archon. Ein Beitrag zur Untersuchung der südslavischen Herrschertitel im 9. und 10. Jahrhundert im Lichte der byzantinischen Quellen*, dans N. KAMP - J. WOLLSACH (edd.), *Tradition als historische Kraft. Interdisziplinäre Forschungen zur Geschichte des früheren Mittelalters*, Berlin - New York, 1982, pp. 261-262.

¹⁴⁹ Const. Porph. *cerim.*, p. 688, REISKE.

exclue), seuls le curopalate d'Ibérie et l'« ἐξουσιοκράτωρ » d'Alanie recevaient une salutation plus ornée, mais avec une bulle de même valeur.¹⁵⁰

Inventaire du lexique

L'ethnique de base est Ἀβασγός, dont dérive un toponyme Ἀβασγία. Arrien employait l'orthographe Ἀβασκός, à différencier d'Ἀβασκος, qui est chez lui le nom d'un fleuve.¹⁵¹ L'examen des textes du IV^e au X^e siècle fournit deux formes à accentuation récessive, l'une dans un poème de l'Anthologie de Planude,¹⁵² en compagnie d'ailleurs de la forme Ἰβήρ, l'autre dans une version du *Roman d'Alexandre*.¹⁵³

Une forme Ἀβασίων attestée par Joseph Gènesios a été identifiée comme désignant les Abkhazes, parmi une série de peuples prétendument alliés à Thomas le Slave dans sa révolte contre Michel II l'Amorien, de 820 à 824.¹⁵⁴ Il s'agit d'une erreur de copiste pour Ἀβασγῶν, motivée par une prononciation yodisée du γ et porteuse de l'accent récessif caractéristique des ethniques en -ιος.

L'adjectif de relation *Ἀβασγικός est tardif ; il n'est attesté qu'à trois reprises et dans un contexte particulier. Il apparaît d'abord dans un traité antijuif composé au IX^e ou au X^e siècle, au milieu d'une énumération d'ethniques en -ικόν.¹⁵⁵ On le retrouve ensuite dans deux textes différents, à chaque fois pour qualifier des faucons. La rédaction Z de l'épopée de Digénis Acritas a ἄβασγίκους (*sic*, sans majuscule, dans l'édition de Trapp), l'accent de cette forme étant justifié par la métrique du vers politique.¹⁵⁶ Enfin, un traité de fauconnerie commandé par Michel VIII parle également de ces faucons d'Abkhazie.¹⁵⁷

¹⁵⁰ Cf. G. OSTROGORSKY, *Die byzantinische Staatenhierarchie*, dans *Seminarium Kondakovianum*, 8 (1936), p. 49 et A. VOGT, *Basile I^{er}, empereur de Byzance (867-886), et la civilisation byzantine à la fin du IX^e siècle. Thèse Présentée pour le Doctorat à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris*, Paris, 1908, pp. 431-432.

¹⁵¹ Arr. *peripl.*, 18, 2.

¹⁵² App. *Anth.*, *sepulcr.* 740, 10.

¹⁵³ *Hist. Alex.*, γ III, 35.

¹⁵⁴ Genes. *reg.* II, 2. V. SOMERS - B. KINDT - CENTAL, *Thesaurus Iosephi Genesii aliarumque chronographiarum anonymarum*, Turnhout, 2009 (CC, *Thesaurus Patrum Graecorum*, 22), p. xvii.

¹⁵⁵ Anon. *diss. Iud.* 8, ll. 270-271 : Κολχικόν – τουτέστιν Ἀβασγικόν [ἔθνος] (ed. M. HOSTENS, *Anonymi auctoris Theognosiae dissertatio contra Iudaeos* [CCSG, 14], Turnhout, 1986).

¹⁵⁶ Dig. *Acr.*, Z V, 2220.

¹⁵⁷ Anon. *orneos.*, p. 578, HERCHER (= Ὅρνεοσόφιον κελεύσει γεγονὸς τοῦ ἀοιδίμου βασιλέως κυρίου Μιχαήλ, dans R. HERCHER, *Claudii Aeliani de natura animalium libri xvii, varia historia, epistolae, fragmenta*, vol. 2, Leipzig, 1866, pp. 575-584).

L'emploi dans une autre rédaction de Digénis¹⁵⁸ du hapax Ἀβασγίτας (acc. pl. < *Ἀβασγίτης) montre que dans la langue populaire, le suffixe -ίτης, que nous avons déjà rencontré avec Ἰβηρίτης, continue à être productif.¹⁵⁹ Cette forme est connue du dictionnaire de Kriaras, s.v. αβασγίτα (féminin !), comme une graphie probablement erronée.¹⁶⁰ La correction proposée, βαγίας του (« ses servantes »), se base sur le parallélisme avec la version de l'Escorial.¹⁶¹ Cependant, ce dernier passage correspond en réalité à Gr. IV, 810, tandis que Gr. IV, 901-912 est parallèle à Esc. 1073-1080.¹⁶² En revanche, Gr. IV, 905 correspond bien à Z V, 2220, qui, comme nous l'avons vu, évoque également des faucons abkhazes (ιέρακας κᾶν δώδεκα μούτατους, ἄβασγικούς). La forme Ἀβασγίτας n'a donc aucune raison d'être corrigée.

Enfin, il est à relever que l'*Etymologicum Gudianum* du XI^e siècle présente une glose « ἄβασγός· ἅμα συζῶν καλῶς. εἴρηται δὲ πατήρ ιδίας πόλεως καὶ οὐχ ἑτέρας ».¹⁶³ Comme pour la glose d'Hésychius sur ἴβηρ, en l'absence d'autres attestations, il est impossible d'apprécier le véritable statut de ce mot dans la langue.

Période d'attestation

Les Abkhazes sont connus des sources grecques depuis le II^e siècle de notre ère, chez Arrien dans une graphie Ἀβασκ- et chez Ælius Hérodien sous la forme Ἀβασγ-.¹⁶⁴ Seule la graphie en γ est attestée par la suite. De nombreux textes nous renseignent encore sur les Abkhazes jusque bien après le X^e siècle (p. ex. Ducas, ps.-Sphrantzès).

Le lexique témoigne d'une remarquable évolution : si l'ethnique Ἀβασγός est connu depuis le II^e siècle, le choronyme Ἀβασγία n'est attesté qu'à partir de Procope¹⁶⁵ et le ctétique *Ἀβασγικός, à partir du X^e siècle.¹⁶⁶ Historiquement, ces moments correspondent respectivement à la guerre

¹⁵⁸ Dig. Acr., Gr. IV, 905 : χιονίδας ιέρακας δώδεκα Ἀβασγίτας.

¹⁵⁹ Cf. CHANTRAINE, *Formation* [voir n. 20], § 250 ; E. RISCH, *Zur Geschichte der griechischen Ethnika*, dans *Museum Helveticum*, 14, 2 (1957), p. 68.

¹⁶⁰ E. ΚΡΙΑΡΑΣ (dir.), *Λεξικό της μεσαιωνικής ελληνικής δημόδους γραμματείας 1100-1669*, Thessalonique, depuis 1968, vol. X, p. 1* : « *αβασγίτα η· πιθ. εσφαλμ. γρ. του Διγ. Gr. IV 905 αντί του βαγίας του Διγ. Esc. 1044 ».

¹⁶¹ Dig. Acr., Esc. V, 1044 : καὶ νῦν εἶχα τὰς βαγίας μου καὶ τὴν ἐξόπλισίν μου.

¹⁶² Gr. IV, 905 n'a pas de correspondant exact dans Esc., qui est plus elliptique. Cf. E. JEFFREYS, *Digenis Akritis. The Grottaferata and Escorial versions* (Cambridge Medieval Classics, 7), Cambridge, 1998, pp. 316-319.

¹⁶³ *Etym. Gud.*, p. 3, DE STEFANI.

¹⁶⁴ Arr. *peripl.*, 18, 2 ; Herod. *prosod.*, pp. 66 et 141, LENTZ.

¹⁶⁵ Proc. *bell.* VIII, 9, 15.

¹⁶⁶ Anon. *diss. Iud.*, 8, l. 271, HOSTENS et Dig. Acr., Z V, 2220.

lazique, où les Abkhazes furent impliqués, et à l'affermissement du royaume abkhaze devenu puissance régionale.

LES SVANES (ΣΟΥΑΝΟΙ)

Les Σουάνοι connus des auteurs grecs sont les Svanes, peuple kartvélien qui habite encore aujourd'hui le nord montagneux de la Géorgie. De toutes les populations que nous évoquons, il semble qu'elle ait été la plus stable au cours du temps : en général, ce qu'avaient dit les auteurs antiques et byzantins au sujet des Svanes correspondait encore à la réalité locale jusqu'à l'ère soviétique.¹⁶⁷ Vassal pas toujours docile de la Lazique, le pays fut objet de contentieux entre Byzance et la Perse à la fin du VI^e siècle : c'est ce que raconte notre principale source sur ce peuple, Ménandre le Protecteur. Les fragments que nous avons conservés de cet historien décrivent la terre des Svanes comme sans valeur autre que stratégique¹⁶⁸ et font dire à un général perse que ce sont des gens sans foi ni loi¹⁶⁹ ; on retrouve l'*opinio communis* des Anciens au sujet des montagnards du Caucase et d'ailleurs.¹⁷⁰ Le même Ménandre témoigne que les Svanes produisaient diverses denrées de base – miel, peaux notamment¹⁷¹ –, tandis que d'autres sources parlent de mines d'or¹⁷² ou d'orpaillage à l'aide de peaux de mouton, ce qui n'est pas sans rappeler la célèbre légende de la toison d'or¹⁷³ ; la région était également argentifère.¹⁷⁴ Enfin, aucune source ne semble parler des Svanes comme d'un peuple chrétien ; tout au plus la *Vie de saint André* du moine Epiphane prétend-elle que ce peuple reçut les enseignements de l'apôtre Matthias, qui fit des miracles parmi eux.¹⁷⁵ En réalité, aujourd'hui encore, le christianisme des Svanes est assez particulier et imprégné de paganisme.¹⁷⁶

¹⁶⁷ Comparer la présente introduction avec les données modernes de K. TUIITE, *Svans*, dans P. FRIEDRICH - N. DIAMOND (edd.), *Encyclopedia of world cultures*, vol. 6, Boston, 1994, pp. 343-347, qui la rejoignent.

¹⁶⁸ Const. Porph. *exc. leg. Rom.*, fr. 5, DE BOOR, II. 12-15.

¹⁶⁹ *Ibidem*, fr. 3, DE BOOR, II. 460-469.

¹⁷⁰ BRAUND, *Georgia in Antiquity* [voir n. 83], pp. 61-63 et 313.

¹⁷¹ Const. Porph. *exc. leg. Rom.*, fr. 3, DE BOOR, II. 528-530.

¹⁷² Plin. *nat.* XXXIII, 52.

¹⁷³ Strab. *geogr.* XI, 2, 19.

¹⁷⁴ BRAUND, *Georgia in Antiquity* [voir n. 83], p. 121. Des études géologiques ont permis de vérifier le témoignage des Anciens (voir A. OKROSTSVARIDZE - D. BLUASHVILI, *Mythical "Gold Sands" of Svaneti (Greater Caucasus, Georgia) : Geological Reality and Gold Mining Artefacts*, dans *საქართველოს მეცნიერებათა ეროვნული აკადემიის მოამბე* / *Bulletin of the Georgian National Academy of Sciences*, 4, 2 [2010], pp. 117-121).

¹⁷⁵ Epiph. *Mon. uit. Andr.* = PG 120, coll. 241D – 244A.

¹⁷⁶ Cf. TUIITE, *Svans* [voir n. 167], p. 346.

Inventaire du lexique

A l'époque byzantine, l'ethnique des Svanes est Σουάνος, qui produit un toponyme Σουανία. Seule variation à mentionner, Justinien et Agathias¹⁷⁷ accentuent sur la finale (Σουανός). Une forme plus ancienne Σοάνες est donnée par Etienne de Byzance – dont l'édition accentue Σόανες – sur base d'une citation de Strabon¹⁷⁸ ; l'acc. pl. Σοάνας est également attesté chez ce même auteur. On trouve aussi chez Diodore la forme hapax Σοανούς.¹⁷⁹

La *Vie de l'apôtre André* du moine Epiphane de Constantinople, datée du début du IX^e siècle, renferme deux étranges formes : Σοῦσοι et Σουσανία.¹⁸⁰ Ces noms sont mentionnés à proximité immédiate de l'Ibérie ; leur phonétisme, d'autre part, les rapproche des noms des Svanes. Et de fait, Σουσανία a été interprété comme une corruption de Σουανία, et Σοῦσοι expliqué par une nouvelle formation sur un radical Σουσ- tiré de Σουσανία.¹⁸¹

¹⁷⁷ Iust. nou. 28, CJ, vol. 3, p. 213 ; Ag. Myr. hist. IV, 9, 1.

¹⁷⁸ St. Byz. epit., p. 581, MEINEKE, Strab. geogr. XI, 2, 19.

¹⁷⁹ Diod. Sic. bibl. XL, 4, 1.

¹⁸⁰ Epiph. Mon. uit. Andr. = PG 120, respectivement col. 221 B et 241 D : κατῆλθον εἰς Ἰβηρίαν καὶ εἰς τὸν Φάσιν, καὶ μεθ' ἡμέρας εἰς Σουσανίαν. Sur ce texte, voir J. FLAMION, *Les Actes Apocryphes de l'Apôtre André. Les Actes d'André et de Mathias, de Pierre et d'André et les textes apparentés*, Louvain, 1911, pp. 70-78 et, récemment, A. VINOGRADOV, *André : du prédicateur encratite à l'apôtre byzantin*, dans *Apocrypha*, 22 (2011), pp. 111-113.

¹⁸¹ A. Ю. ВИНОВАДОВ, *Предания об апостольской проповеди на восточном берегу Черного моря* [A. Ju. VINOGRADOV, *La tradition des prédications apostoliques sur la côte orientale de la mer Noire*], dans *Богословские труды* [Travaux théologiques], 41 (2007), p. 266. De même, l'édition de Q'AUXČIŠVILI, *Georgik'a*, t. 4, vol. 1, p. 58 donne Σουσ<σ>ανίαν. Une autre explication est avancée par პ. ინგოროყვა, გიორგი მერჩულე. *ქართველი მწერალი მეათე საუკუნისა. ნარკვევი ძველი საქართველოს ლიტერატურისა, კულტურისა და სახელმწიფოებრივი ცხოვრების ისტორიიდან* [P. INGOROQ'VA, Giorgi Merçule. *Un écrivain géorgien du dixième siècle. Etude à partir de l'histoire de la littérature, de la culture et de la vie politique de la Géorgie ancienne*], Tiflis, 1954, pp. 225-226, qui propose de voir en Σουσανία la corruption d'un *Σοσανία choronyme des Saniges, en partant de la forme სოსანიგეთი de la version géorgienne de la *Vie d'André*, traduite par Euthyme l'Hagiorite (ed. მ. საბინინ, *საქართველოს სამოთხე. სრული აღწერა ღუაჩლთა და ვნებათა საქართველოს წმიდათა* [M. SABININ, *Le paradis de la Géorgie. Exposé complet des actes et des passions des saints de la Géorgie*], Saint-Petersbourg, 1882, pp. 24-45). Cette forme est donc à analyser სო-სანიგ-ეთი ; cependant, si -ეთ- est un suffixe choronymique très courant, il n'existe en revanche pas de préfixe სო- (cf. H. FÄHNRIK, *Georgische Toponymie*, Iéna, 1998, pp. 4-6). En géorgien, si l'on excepte ce passage, les Saniges sont attestés pour la première fois dans un texte du XIII^e siècle, les *Histoires et Eulogies des Couronnes* (ისტორიანი და აზმანი მარავანდელთანი, ed. ს. ყაუხჩისვილი, *ქართლის ცხოვრება* [S. Q'AUXČIŠVILI, *Chroniques géorgiennes*], Tiflis, 1955-1973, t. 2, p. 49) (voir III. Д. ИНАЛ-ИПА, *Садзы. Историко-этнографические очерки* [Š. D. INAL-IPA, *Les Sadz. Etudes historico-ethnographiques*], Moscou, 1995, p. 18). Etant donné que სოსანიგეთი est hapax legomenon et que le géorgien est traduit sur le grec, il semble plus vraisemblable que სოსანიგეთი du manuscrit d'Euthyme soit lui-même le résultat soit d'une corruption, soit d'une réinterprétation. Il importe de souligner que ni le texte grec, ni le texte géorgien n'ont jusqu'à présent fait l'objet d'une édition critique.

Ptolémée mentionne sur Taprobane un fleuve Σοάνας¹⁸² et un peuple appelé Σόανοι, qui, nonobstant leur proximité graphique, n'ont aucun rapport avec les noms précités, pas plus que la ville étrusque de Soana.¹⁸³ Ptolémée connaît encore un autre fleuve *Σοάνας,¹⁸⁴ qui se jette dans la Caspienne et a été identifié à la Sounja, affluent du Terek, qui prend sa source près de Vladikavkaz.¹⁸⁵ Il faut sans doute corriger le texte, mais la similitude de la forme transmise avec l'ethnique primitif des Svanes est néanmoins à remarquer.¹⁸⁶

Période d'attestation

Les Svanes sont attestés depuis les guerres mithridatiques du I^{er} siècle a.C.n. : Diodore les cite parmi les peuples que Pompée se félicitait d'avoir soumis.¹⁸⁷ Les formes en Σοαν- sont utilisées seulement par Diodore et Théophraste de Mytilène,¹⁸⁸ puis par Strabon. Celles en Σουαν- apparaissent chez Priscus et sont utilisées jusqu'à Scylitzès.¹⁸⁹ Les sources byzantines ne mentionnent plus les Svanes par la suite.

Quoiqu'elle soit moins anciennement attestée, c'est bien la graphie en Σουαν- qui reflète le mieux la forme géorgienne ancienne. La racine proto-kartvélienne est *s₁wan-, qui produit le géorgien სუან-ო (d'où, en géorgien moderne, სვან-ო), le mingrélien შიან-ო et la racine svane šwan-/šn-.¹⁹⁰

¹⁸² Ptol. *geogr.* VII, 4, 8-9. Masc., gén. Σοάνα ; Σόανος chez Arr. *Ind.* IV, 12 qui reprend Megasth. *Ind.*, fr. 2b, MÜLLER.

¹⁸³ Mod. Sovana ; Ptol. *geogr.* III, 1, 43 « Σουάνα ».

¹⁸⁴ Seulement gén. Σοάνα : Ptol. *geogr.* V, 9, 12 ; 12, 1 ; 12, 7.

¹⁸⁵ M. KIESSLING, *Gerrhos* 3, dans *RE*, vol. VII-1, col. 1275, qui préconise de lire « Sondas » ; cf. *Barrington Atlas of the Greek and Roman World. Map-by-map Directory*, Princeton (NJ), 2000, p. 1262 (Sontas). A. HERRMANN, *Suanoi*, dans *RE*, 2. Reihe, vol. IV-1, col. 467, identifie ce fleuve *Σοάνας au Terek même.

¹⁸⁶ C'est ce qu'a fait HERRMANN, *loc. cit.*, poussant le rapprochement au point de placer les Svanes « im Quellgebiet des Σοάνας [...], des heutigen Terek ». C'est nettement trop à l'est.

¹⁸⁷ Diod. Sic. *bibl.* XL, 4, 1.

¹⁸⁸ Theoph. Myt., fr. 2b, *FHG*, ap. Strab. *geogr.* XI, 2, 14.

¹⁸⁹ Prisc. *hist.*, fr. 41, BORNHANN ; Io. Scyl. *hist.* Const. IX, 11.

¹⁹⁰ FÄHNRIK, *Wörterbuch*, p. 381 ; H. FÄHNRIK - S. SARDSHWELADSE, *Etymologisches Wörterbuch der Kartwel-Sprachen (Handbuch der Orientalistik, I, 24)*, Leyde - New York - Cologne, 1995, pp. 314-315 ; G. A. KLIMOV, *Etymological Dictionary of the Kartvelian Languages (Trends in Linguistics. Documentation, 16)*, 2^e éd. revue et trad. du russe, Berlin - New York, 1998, p. 179. Le phonème reconstruit *s₁ donne s en géorgien contre š en mingrélien, laze et svane (FÄHNRIK, *Wörterbuch*, p. 19).

LES APSILES (ΑΨΙΛΑΙ)

Les Apsiles ne sont documentés de façon satisfaisante qu'au VI^e siècle, par Procope et Agathias. Habitant sur la côte euxine en-deçà des Abkhazes,¹⁹¹ ils sont alors, et de longue date, soumis aux Lazes et convertis au christianisme.¹⁹² Ils ont pris une part mineure à la guerre en Lazique du côté des Romains, mais sous pression de la Perse vu leur position géographique.

Inventaire du lexique

L'ethnique de base est Ἀψίλης, qui produit un toponyme *Ἀψιλία (attesté à tous les cas sauf le nom.) et un adjectif dérivé Ἀψίλιοι. Ce dernier est mieux attesté (18 occ.) que la forme de base (9 occ. dont 2 citations ; uniquement aux nom. sg. et pl. ainsi qu'aux gén. et dat. pl.). On observe une intéressante distribution complémentaire, Ἀψίλιοι étant employé par Agathias et Procope uniquement, tandis que tous les autres auteurs utilisent Ἀψίλης.

Procope atteste un emploi féminin de l'adjectif *Ἀψίλιος, uniquement connu au masculin pluriel en dehors de ce passage : « ἦν δέ τις γυνὴ τῷ ἄρχοντι τοῦ ἐνταῦθα φυλακτηρίου, Ἀψιλία γένος ».¹⁹³ Qu'un tel ethnique, masculin au départ, soit attesté au féminin est un fait unique dans le corpus sur lequel porte notre recherche. Cela s'explique bien sûr par la nature des textes transmis, où le rôle joué par les femmes est généralement minime.

Période d'attestation

Des Absilae sont déjà connus de Pline, mais en grec, l'histoire des Apsiles commence au II^e siècle, avec les mentions d'Arrien et d'Ælius Hérodien.¹⁹⁴ Il faut ensuite attendre le VI^e siècle pour voir réapparaître ce peuple dans les sources, à l'occasion des guerres romano-perses. Au siècle suivant, deux documents ayant trait à l'exil de Maxime le Confesseur en Lazique l'évoquent.¹⁹⁵

Au IX^e siècle, les Apsiles sont encore cités, mais il semble que leur dernière intervention dans l'histoire byzantine date du second règne de

¹⁹¹ Proc. bell. VIII, 2, 32.

¹⁹² Ibidem, 10, 1 et 2, 33 ; L'archéologie permet de dater ce dernier phénomène à la première moitié du VI^e siècle (KHRUSHKOVA, *Spread of Christianity* [voir n. 91], p. 191).

¹⁹³ Proc. bell. VIII, 10, 5.

¹⁹⁴ Plin. nat. VI, 14 ; Arr. peripl., 11, 3 ; Herod. prosod., p. 69, LENTZ.

¹⁹⁵ Anast. Apocr. epist., l. 35, ALLEN - NEIL et Thdr. Spud. commemor., l. 105, ALLEN - NEIL.

Justinien II (705-711), lorsqu'ils sont mentionnés à l'occasion d'une campagne du spathaire Léon, futur Léon III, dans la région.¹⁹⁶ L'ultime attestation, indirecte, de ce peuple se trouve dans une citation de Ménandre le Protecteur par Constantin Porphyrogénète.¹⁹⁷

Identification

L'ethnonyme des Apsiles n'est pas transparent et les sources cessent assez tôt de le documenter. En conséquence et vu leur position géographique, la question de l'identité, kartvélienne ou abkhaze, des Apsiles est incertaine. Il faut en tout cas éviter de confondre Apsiles et Abkhazes, étant donné que les deux peuples sont mentionnés côte à côte chez nos auteurs. En géorgien, les territoires de ces deux tribus sont connus vers 800 par le pseudo-Žuanšer sous les noms აფხაზეთი et აფშილეთი.¹⁹⁸ Plusieurs théories ont tenté de résoudre ce mystère en s'appuyant sur des reconstructions étymologiques. Deux linguistes de renom, Tamaz Gamq'relize et George Hewitt, ont présenté de la sorte deux vues contradictoires, que nous résumons ci-dessous.¹⁹⁹

Gamq'relize argue qu'une racine kartvélienne occidentale *apxaz est à l'origine du grec Ἀβασγ- et du géorgien აფხაზ-, tandis qu'une racine abkhazo-adyguéenne *abaza serait à la base du grec Ἀψιλ- et du géorgien აფშილ-, ainsi que de l'abkhaze Аҧсҭа /'apswa/ et de l'abaza Абаза /a'baza/.²⁰⁰ Cette théorie lui permet de conclure à l'existence passée d'une tribu kartvélienne occidentale sur le territoire abkhaze, appelée Ἀβασγοί

¹⁹⁶ Theoph. Conf. chron., pp. 391-395, DE BOOR. Voir C. TOUMANOFF, *Introduction to Christian Caucasian History. II : States and Dynasties of the Formative Period*, dans *Traditio*, 17 (1961), p. 98.

¹⁹⁷ Const. Porph. leg., p. 454, DE BOOR = Men. Prot. exc. leg. gent., fr. 9, DE BOOR.

¹⁹⁸ ჯუანშერი, ცხოვრება ვახტანგ გორგაჯლის, pp. 234-235, ed. Q'AUČIŠVILI, *Kartlis cxovreba* [voir n. 181], t. 1, pp. 139-244.

¹⁹⁹ HEWITT, *Application* [voir n. 141] et T. GAMQ'RELIZE, *On the history of the tribal names of ancient Colchis (On the historical-etymological relation of the ethnonyms "Apxaz-/Abazg-" and "Abaza/Apswa")*, trad. du géorgien par B. G. HEWITT, dans *Revue des Etudes Géorgiennes et Caucasiennes*, 6-7 (1990-1991), pp. 237-245. L'article de Hewitt se présente sous la forme d'un commentaire critique de celui de Gamq'relize, qu'il a traduit du géorgien pour l'occasion. Une hypothèse typologiquement intéressante est celle de V. A. CHIRIKBA, *On the etymology of the ethnonym /Apšwa/ 'Abkhaz'*, dans *The Annual of the Society for the study of Caucasica*, 3 (1991), pp. 13-18, qui rapporte Ἀπίλαι à une forme abkhaze ancienne *apš-la [ap'šla], « qui concerne les mortels » (p. 15).

²⁰⁰ Il peut être utile de signaler que les Abazas se sont dissociés des Abkhazes en migrant de l'autre côté du Caucase aux XIV^e et XV^e siècles, avec une seconde vague au XVII^e siècle ; leur langue a dès lors évolué de façon séparée (V. A. CHIRIKBA, *Common West Caucasian. The Reconstruction of its Phonological System and Parts of its Lexicon and Morphology*, Leyde, 1996, pp. 8-9).

en grec, tandis que les Ἀψίλαι²⁰¹ seraient les Abkhazes que nous connaissons aujourd'hui. Cette ancienne tribu kartvélienne aurait donné son nom au royaume médiéval d'Abkhazie puis par extension – comme il est bien attesté – à toute la Géorgie occidentale, suite à la prédominance de cet Etat sur la région.²⁰² Après 1245, c'est-à-dire la fin de la première période d'unification géorgienne, le signifié de ce nom se serait restreint et recentré sur les seuls Abkhazes non-kartvéliens (en grec Ἀψίλαι), que nous connaissons toujours aujourd'hui.²⁰³

Hewitt pointe quant à lui plusieurs faiblesses et sophismes dans la théorie de Gamq'relize et propose d'autres étymologies, selon lui tout aussi probables, voire davantage, pour le détail desquelles nous renvoyons à son article. Il conclut en se prononçant pour « la vue traditionnelle »²⁰⁴ qui apparente d'un côté Ἀψίλαι, Ἀψცა et აფშილეოი, de l'autre Ἀβασγοί, Ἀბაზა et აფხაზეოი. Selon lui, aucun des termes en discussion n'a jamais signalé autre chose qu'un groupe d'ethnicité abkhaze – sinon bien sûr აფხაზეოი durant la période d'unification géorgienne.

LES MISIMIENS (ΜΙΣΙΜΙΑΝΟΙ)

Les Misimiens sont moins bien connus encore que les Apsiles ; nous devons ici nous fonder presque exclusivement sur le témoignage d'Agathias. L'historien note que les Misimiens sont comme les Apsiles vassaux du roi laze, mais se distinguent des Apsiles par leur langue et leurs lois.²⁰⁵ Plus loin, Agathias est amené à mettre en avant, au contraire, le fait que ces deux tribus partagent un mode de vie semblable et sont limitrophes,²⁰⁶ les Misimiens étant installés au nord-est des Apsiles.

Rangés aux côtés des Perses durant la guerre en Lazique, les Misimiens se sont distingués par plusieurs massacres contre les Romains. En conséquence, Agathias dresse d'eux un portrait très peu flatteur, les appelant « οἱ ἀθέμιστοι καὶ ἐναγεῖς καὶ κακοδαίμονες καὶ ἅπαν ἄλλο ἄξιοι

²⁰¹ Toujours écrit Ἀψίλαι par Gamq'relize et Hewitt, mais cette graphie propérispomène est absente des textes édités.

²⁰² Dans l'usage des écrivains occidentaux jusqu'au XIII^e siècle, Abasgia désigne effectivement toute la Géorgie occidentale, en opposition à Iberia (P. HALFTER, *Georgien und die Georgier in den abendländischen Geschichtsquellen des hohen Mittelalters*, dans *Mus*, 125 [2012], p. 368).

²⁰³ GAMQ'RELIZE, *Tribal names* [voir n. 199], pp. 241 et 245.

²⁰⁴ HEWITT, *Application* [voir n. 141], p. 262.

²⁰⁵ Ag. Myr. *hist.* III, 15, 8.

²⁰⁶ *Ibidem* IV, 15, 7.

ἀκούειν, ὃ τι ἂν τις αὐτοῦς νεμεσῶν ἀποκαλέσῃ, παρωσάμενοι καὶ ἐμπατήσαντες τὰ κοινὰ τῶν ἀπάντων ἀνθρώπων νόμιμα ».²⁰⁷

Inventaire du lexique

On ne trouve mention des Misimiens que chez trois auteurs : Agathias, Ménandre le Protecteur (via Constantin Porphyrogénète) et Anastase l'Apocrisiaire. Chacun a son orthographe propre, Agathias écrivant Μισιμιαν-, Ménandre Μιμισιαν- et Anastase Μησιμιαν-. Agathias et Ménandre attestent un ethnique Μι(υ)σιμιανοί, seulement au pluriel, tandis que Ménandre et Anastase donnent le toponyme *Μισιμιανή (Μιυ-/Μη-), seulement aux gén. et dat.²⁰⁸

Les manuscrits commettent plusieurs fois une haplographie. Dans la lettre d'Anastase l'Apocrisiaire à Théodose de Gangres, les éditeurs ont corrigé μησιανῆς du manuscrit en Μησιμιανῆς, d'après Mesimiana dans la traduction latine d'Anastase le Bibliothécaire.²⁰⁹ En revanche, de Boor n'a pas restitué Μισιμιανοῖς d'Agathias pour Μισιανοῖς dans le texte de Constantin Porphyrogénète, mais s'est contenté de signaler la divergence dans l'apparat.²¹⁰ Pour ce qui concerne la forme hapax Μησι<μι>ανῆς, il s'agit certainement d'une faute d'itacisme, répercutée dans la traduction latine, tout comme quelques lignes plus haut, le toponyme Σχήμαριν est rendu par « Scemari » (et non *Scimari).

Comment cette correspondance entre un ethnique en -ιανός et un toponyme en -ιανή s'explique-t-elle ? Μισιμιανοί est selon toute vraisemblance une formation primaire ; l'on pourrait vouloir y reconnaître le suffixe ethnique -ηνός,²¹¹ mais il n'existe aucun toponyme qui en constituerait la racine (p. ex. *Μισιμία). De même, en prenant Μισιμιανή comme base, l'ethnique résultant ferait normalement intervenir un suffixe, comme Μυτιλήνη donne Μυτιληναῖοι. Les différentes théories qui ont été avancées pour éclaircir l'étymologie de cette racine Μισιμιαν- considèrent d'ailleurs toutes que le ν est présent d'origine (cf. *infra*).

Comment justifier alors le toponyme Μισιμιανή ? Une simple ellipse de γῆ ou χώρα après l'ethnique au féminin rendrait difficilement compte

²⁰⁷ *Ibidem*.

²⁰⁸ Men. Prot. *exc. leg. gent.*, fr. 9, DE BOOR, *ap. Const. Porph. leg.*, p. 454, DE BOOR ; Anast. Apocr. *epist.*, l. 37, ALLEN - NEIL.

²⁰⁹ *Ibidem* ; Anast. Bibl. *epist. Anast.*, l. 61, ALLEN - NEIL.

²¹⁰ Const. Porph. *leg.*, p. 440, DE BOOR = Ag. Myr. *hist.* IV, 12, 2.

²¹¹ CHANTRAINE, *Formation* [voir n. 20], § 160 : suffixe fréquent surtout dans le nord-ouest de l'Asie mineure, résultant d'une « collision entre un morphème indo-européen et des suffixes asianiques ».

de cette forme : on attendrait plutôt dans ce cas *Μισιμιανία, p. ex. (comparer Ἀβασγία de Ἀβασγός etc.). Il est plus pertinent de ranger Μισιμιανή avec les nombreux autres noms de régions transcaucasiennes en -ηνή (-ānē après ι) tels que Κασπιανή, Ἀρζανηνή, Σωφηνή etc. Cette finale était en fait typique des éparchies séleucides, puis parthes²¹² ; dans le cas des noms de provinces arméniennes, elle a été ajoutée aux choronymes indigènes pour les greciser.²¹³ Pareille extension géographique a inévitablement entraîné une collision avec le type ethnique en -ηνός, fréquent en Asie Mineure mais aussi en Syrie et au-delà vers l'Orient (Κυζικηνός, Σαρδιανός, Δαμασκηνός, Ἀγαρηνός ...),²¹⁴ produisant de la sorte le nouveau couple toponyme en -ηνή ~ ethnique en -ηνός que l'on observe ici, mais aussi pour Σωφηνή ~ Σωφηνοί, Γορδυνή ~ Γορδυνοί, etc.

Période d'attestation

Les Misimiens et la Misimiane présentent la particularité de n'être documentés que pour une période très courte, précisément de 556 à 662.²¹⁵ Les seules mentions postérieures se trouvent chez Constantin Porphyrogénète, mais ne sont pas originales puisqu'il s'agit d'*excerpta* de Ménandre le Protecteur. Cela est vraisemblablement dû simultanément au peu d'importance de cette tribu et à son éloignement par rapport à Byzance.

Identification

Les sources géorgiennes ne font mention d'aucun ethnonyme dont la forme soit proche de Μι(υ)σιμιανοί. En réalité, il est difficile de savoir à quel peuple ce nom grec fait référence ; ici encore, les savants se sont fondés sur l'étymologie pour tenter d'établir des équivalences. Deux possibilités ont été avancées. L'explication la plus courante du radical grec Μι(υ)σιμιαν-, due à Simon Q'auxčišvili, le rattache à l'endonyme svane მჟმჳნ

²¹² W. W. TARN, *The Greeks in Bactria and India*, 2^e éd. augmentée, Cambridge, 1966 (repr. 2010), pp. 3-4 et 442-445.

²¹³ E. DELACENSERIE, *Etude du lexique grec relatif aux neuf ašxarhk' occidentaux de la Grande Arménie décrite dans l'Ašxarhac'oyc' d'Anania Širakac'i*, travail de fin d'études réalisé sous la direction de B. COULIE à l'Université catholique de Louvain et présenté en 2012, p. 76 ; voir aussi les exemples pp. 25 et 66-67.

²¹⁴ Cf. RISCH, *Ethnika* [voir n. 159], pp. 63-64 et CHANTRAINE, *Formation* [voir n. 20], § 160.

²¹⁵ C'est-à-dire depuis Ag. Myr. *hist.* III, 15, 8 jusqu'à Anast. *Apocr. epist.*, I, 37, ALLEN - NEIL.

/muɸwæn/²¹⁶ ; les Misimiens ont, dans le même mouvement, été localisés par Q'auxčišvili en Svanétie, plus précisément dans une région appelée Sadadeškeliano.²¹⁷

Toutefois, une autre théorie, proposée par Zurab Ančabaže, y voit une déformation du nom propre abkhaze Маршбан /mar'fan/, nom d'une famille princière établie dans la région de C'ebelda (nom géorgien ; en abkhaze Цабал /ts'a'bal/), village de la vallée du Kodor. C'ebelda serait le Τιβέλεος mentionné par Agathias.²¹⁸ Hewitt voit donc en l'actuel parler de C'ebelda, sous-dialecte du dialecte saž de l'abkhaze, un descendant présumé de la langue des Misimiens.²¹⁹

La paucité de nos sources ne permet pas de trancher ce débat. Agathias fournit, il est vrai, quelques éléments de comparaison entre les Misimiens et les Apsiles. Cependant, son témoignage, que certains défenseurs de la thèse svane ont mal interprété,²²⁰ est bien trop vague pour que l'on puisse en tirer des conclusions solides sur l'affiliation ethnique des Misimiens, surtout en l'absence de consensus sur la question des Apsiles.

NOMS RARES

Ce dernier point propose des notices de dimension plus réduite sur des peuples et régions très peu attestés, qui appellent d'autant plus discussion que la plupart sont totalement inconnus des ouvrages lexicographiques.

²¹⁶ З. В. АНЧАБАДЗЕ, *Из истории средневековой Абхазии (VI-XVII вв.)* [Z. V. ANČABADZE, *De l'histoire de l'Abkhazie médiévale (VI-XVII s.)*], Soukhoum, 1959, p. 13 ; HEWITT, *Application* [voir n. 141], p. 260. Ančabaže, suivi par Hewitt, écrit « მგშვან » (məšwan = /məɸwan/ ou /miɸwan/), tandis que la plupart des linguistes notent მუშვან (mušwän = /muɸwæn/), dont FÄHNRIK, *Wörterbuch*, p. 381 et FÄHNRIK - ŠARŽVELAŽE, *Wörterbuch* [voir n. 190], p. 314 ; KLIMOV, *Dictionary* [voir n. 190], p. 179, connaît les trois formes mə-šwan, mu-šwan et mu-šwän. Le svane se répartissant en plusieurs dialectes et ne disposant pas de tradition écrite, les notations sont naturellement susceptibles de différer. Sur les auto-désignations des Svanes, cf., en plus des dictionnaires déjà cités, W. SCHULZE, *Swanisch*, dans M. OKUKA - G. KRENN (edd.), *Wieser Enzyklopädie des Europäischen Ostens. Band 10. Lexikon der Sprachen des europäischen Ostens*, Klagenfurt, 2002, p. 875.

²¹⁷ E. STEIN, *Histoire du Bas-Empire. Tome II. De la disparition de l'empire d'Occident à la mort de Justinien (476-565)*, trad. de l'allemand par J.-R. PALANQUE, Paris - Bruges, 1949, 2 vol. (repr. Amsterdam, 1968), p. 515. Cf. C. TOUMANOFF, *States and Dynasties of Caucasia in the Formative Centuries*, dans IDEM, *Studies in Christian Caucasian History*, Washington D.C., 1963, p. 270 sur les princes Dadeškeliani de Svanétie.

²¹⁸ Ag. Myr. *hist.* IV, 15, 5 : τὸ φρούριον τὸ Τιβέλεος, οὗτω καλούμενον, ὃ δὴ τὴν τε τῶν Μισιμιανῶν χώραν καὶ Ἀψιλίων διορίζει καὶ ἀποτέμνεται ; ANČABAŽE, *Iz istorii* [voir n. 216], pp. 13-14 ; HEWITT, *Application* [voir n. 141], p. 260.

²¹⁹ G. HEWITT (ed.), *The Abkhazians. A handbook*, Richmond (Surrey), 1999, p. 16, qui égale aussi les Saž aux Saniges des sources grecques (cf. plus bas à ce sujet).

²²⁰ Cf. la mise au point de HEWITT, *Application* [voir n. 141], pp. 259-261.

Les Tzanars

La forme Τζαναρίας du *De cerimoniis* de Constantin Porphyrogénète²²¹ désigne la région habitée par les Tzanars, que Ptolémée appelle Σαναραῖοι,²²² entre Tiflis et la passe de Darial, mais aussi plus à l'est, dans le nord de la Kakhétie.²²³ Aucun autre texte grec ne nous renseigne sur les habitants de la Kakhétie, population de montagnards dirigée à l'époque chrétienne par un « chorépiscope ».²²⁴

Ces noms attestent le même phénomène d'alternance entre σ- et τζ- que pour Σάννοι et Τζάνοι, dans un contexte historique et phonétique identique. Il est encore à remarquer qu'en arabe, le nom Ṣanāriya « Tzanars » désigne toute la Kakhétie.²²⁵ Dans le *De cerimoniis*, cette région des Tzanars apparaît parmi d'autres chefferies locales situées à l'est de l'Ibérie. Aucun de ces autres peuples ou régions, tous très peu attestés à l'exception des Albaniens, ne semble relever du monde géorgien.

Dépendances du curopalate d'Ibérie

Dans un autre passage du *De cerimoniis* apparaissent quelques noms intéressants, uniquement attestés par le Porphyrogénète. Ce texte donne des instructions pour la correspondance impériale adressée au curopalate d'Ibérie et à quatre seigneurs (ἄρχοντες) dépendant de ce dernier.²²⁶

εἰς τὸν κουροπαλάτην Ἰβηρίας. βούλλα χρυσῇ δισολδία. « κέλευσις ἐκ τῶν φιλοχρίστων δεσποτῶν πρὸς ὃ δεῖνα τὸν ἐνδοξότατον κουροπαλάτην. » ἔχει δὲ περὶ αὐτὸν ὁ κουροπαλάτης ἐτέρας ἐξουσίας δ'. εἰς τὸν ἄρχοντα τοῦ Βεριασάχ, Ἰβηρία· εἰς τὸν ἄρχοντα τοῦ Καρνατάης, Ἰβηρία· εἰς τὸν ἄρχοντα τοῦ Κούελ, Ἰβηρία· εἰς τὸν ἄρχοντα τοῦ Ἀτζαρᾶ, Ἰβηρία· « κέλευσις ἐκ τῶν φιλοχρίστων δεσποτῶν πρὸς ὃ δεῖνα. »

²²¹ Seulement deux attestations à la suite, p. 688, REISKE : εἰς τοὺς ἄρχοντας Τζαναρίας· εἰς τὸν ἄρχοντα τοῦ Σαρβᾶν, οἵτινες κείνται μέσον Ἀλανίας καὶ Τζαναρίας [...].

²²² Ptol. *geogr.* V, 9, 25.

²²³ A. ALEMANY, *Sources on the Alans. A Critical Compilation (Handbuch der Orientalistik, VIII, 5)*, Leyde, 2000, pp. 177, 267 et 284 ; RAPP, *Medieval Georgian Historiography* [voir n. 6], pp. 398-399 ; C. TOUMANOFF, *Iberia between Chosroid and Bagratid Rule*, dans IDEM, *Studies* [voir n. 217], pp. 408-409 n. 10. Sur ces Tzanars, lire e.a. N. ASSATIANI - A. BENDIANACHVILI, *Histoire de la Géorgie*, trad. par M. DOKHTOURICHVILI (dir.), Paris, 1997, pp. 93-94.

²²⁴ « ჭოგვისკობისო » (*მეტიველი ჯიშოლოდა*, p. 278, ed. Q'AUXČIŠVILI, *Kartlis cxovreba* [voir n. 181], t. 1, pp. 249-317).

²²⁵ TOUMANOFF, *loc. cit.*

²²⁶ Const. Porph. *cerim.*, pp. 687-688, REISKE. Remarquer en outre la variation entre Ἰβηρία et Ἰβηρία.

Cyrille Toumanoff a réussi à identifier de façon concluante, en s'appuyant sur le témoignage des sources géorgiennes au sujet de la situation politique de l'époque de rédaction de ce texte (920-922), les territoires appelés ici Βεριασάχ, Καρνατάης, Κούελ et Ἀτζαρᾶ.²²⁷ Ces formes transcrivent en fait des noms locaux arméniens et géorgiens.

- Βεριασάχ transcrit la locution arménienne վերին աշխարհ, « haut-pays » ; Toumanoff montre qu'il s'agit dans ce cas-ci du K'laržeti, parfois dénommé dans les sources géorgiennes ზემო ქუეყანად, « terre d'en-haut ».
- Καρνατάης est une adaptation grecque de ტაოს-კარი, « porte du T'ao », nom d'une localité à l'extrême nord du T'ao. Cela désigne ici toute la région du T'ao supérieur (le T'ao inférieur relevant directement de l'autorité du curopalate). Le grec aurait réalisé l'emprunt à partir d'une forme géorgienne non attestée *კარნი ტაოს, avec passage au pluriel et métathèse des deux membres.
- Κούελ copie le géorgien ყუელი, « fromage », nom d'une forteresse de Žavaxeti ; Toumanoff voit là un exemple de l'usage géorgien de nommer des domaines du nom de leur principale place forte. La localité elle-même est documentée par le *De administrando imperio* sous le nom de Τυρόκαστρον, exacte transposition de ყუელის-ციხე.²²⁸
- Ἀτζαρᾶ désigne l'Adjarie, d'après son nom géorgien აჭარა, reproduit en grec aussi fidèlement que possible. Alors que tous les noms précédents sont hapax, celui-ci connaît dans le *De administrando imperio* une autre attestation, également au génitif, mais cette fois oxyton.²²⁹ Cette forme Ἀτζარά est formellement plus proche de l'étymon : les voyelles du géorgien ne connaissent pas de distinction de longueur, or le circonflexe suppose une voyelle longue. La forme périspomène a sans doute été motivée, dans le chef du scribe, par une analogie avec le génitif, dit dorien, en -ᾱ des masculins en -ᾱς, type flexionnel devenu très populaire en grec postclassique.²³⁰ La forme oxytone, en revanche, ne laisse ni conclure à une voyelle finale longue (pour autant que cela ait du sens en grec du X^e siècle), ni subsister le doute sur son caractère indéclinable.

²²⁷ C. TOUMANOFF, *The Armeno-Georgian Marchlands*, dans IDEM, *Studies* [voir n. 217], pp. 492-495. Le curopalate était alors Adarnase IV, roi du Kartli de 888 à 923 et curopalate d'Ibérie depuis 891 (*ibidem*, p. 493). Notons bien que ces quatre territoires se trouvent en dehors du Kartli.

²²⁸ Const. Porph. *adm. imp.*, 46.

²²⁹ *Ibidem* : τὴν ποταμίαν τοῦ Ἀτζαρᾶ, « la contrée fluviale d'Adjarie » – l'Adjarie est en effet traversée par l'Ač'arisc'q'ali, affluent du Çoruh, le Č'oroxi géorgien.

²³⁰ JANNARIS, *Grammar* [voir n. 20], § 287.

Ἀρζῶν

Le *De administrando imperio* mentionne également un choronyme Ἀρζῶν, désignant la région de la ville forte d'Art'anuž, centre commercial d'importance, au centre du K'laržeti.²³¹ Ce nom grec, qui n'est pas connu par ailleurs, a été expliqué par un ancien pluriel arabe 'arḍun, signifiant « territoires » (de 'arḍ, « terre »).²³² Voici le passage en question.

Ἡ δὲ χώρα τοῦ κάστρου Ἀρδανουτζίου, ἥτοι τὸ Ἀρζῶν ἐστὶν καὶ πολλὴ καὶ εὐφορος, καὶ ὑπάρχει κλειδὶν τῆς τε Ἰβηρίας καὶ Ἀβασγίας καὶ τῶν Μισχιῶν.

Les Meskhètes

La forme Μισχιῶν du texte ci-dessus désigne de façon évidente les Meskhètes : depuis Byzance, à moins de suivre la côte euxine, le K'laržeti est pratiquement un point de passage obligé vers l'Abkhazie à l'ouest, le Kartli à l'est et, entre les deux, le Mesxeti au nord. Le nom de cette région montagneuse du sud de la Géorgie actuelle se confond plus ou moins avec le nom Samcxe, qui semble cependant avoir eu une extension différente à l'origine.²³³

Les Meskhètes d'aujourd'hui sont une population musulmane turcophone, vivant majoritairement hors de Géorgie. Ils ont en effet été déportés, dans de tragiques conditions, de Géorgie en Asie centrale par Staline et Beria en 1944, au titre d'« ennemis du peuple » (ils auraient soi-disant collaboré avec l'Allemagne nazie). Les Géorgiens les appellent მესხედი, mais la majorité des Meskhètes utilisent en guise d'endonyme la dénomination turque Ahıska Türkleri, c'est-à-dire « Turcs d'Axalcixe » (capitale historique du Samcxe). La question de savoir s'ils sont des Géorgiens islamisés et turcisés ou de véritables Turcs installés en Mesxeti, ou encore un groupe d'origine mixte à l'histoire plus complexe, demeure ouverte et controversée.²³⁴ Quoi qu'il en soit, à l'époque dont nous nous occupons, la population de Mesxeti n'était certainement pas turque, mais très vraisemblablement kartvélienne.

²³¹ Const. Porph. *adm. imp.*, *loc. cit.*

²³² Selon Sir Steven Runciman, dans R. J. H. JENKINS (ed.) e.a., *Constantine Porphyrogenitus De Administrando Imperio. Volume II · Commentary*, Londres, 1962, p. 178.

²³³ RAPP, *Medieval Georgian Historiography* [voir n. 6], pp. 398 et 420-421 n. 22. Voir aussi TOUMANOFF, *Marchlands* [voir n. 227], pp. 437-439.

²³⁴ Pour une présentation d'ensemble des Meskhètes, voir D. A. RANARD (ed.) e.a., *Meskhétian Turks. An Introduction to their History, Culture and Resettlement Experiences*, Washington D.C., 2006. La question de leur ethnicité y est discutée en pp. 2-4.

Tel quel, Μισχιῶν est hapax ; cette racine Μισχ- n'est pas autrement attestée en grec. Pour cette raison, plusieurs philologues, depuis Meursius, ont proposé de corriger le texte en *Μοσχῶν.²³⁵ Des Μόσχοι sont en effet documentés de longue date en grec, parfois sous d'autres noms (on relève les formes Μύκοι, Μοξιανοί, Moxoenam).²³⁶ Cependant, ces noms posent problème, du fait qu'ils sont peu attestés et dans des contextes géographiques très différents (Colchide et Taurus pour ceux en Μοσχ-, Bithynie et Arménie pour ceux en Μοξ-/Mox-) ; il n'est pas non plus clair de savoir si leurs référents respectifs sont différents ou se recoupent.²³⁷ Qui plus est, la seule attestation de ces termes postérieure au II^e siècle se trouve chez Etienne de Byzance, dans une citation d'Hécatée de Milet²³⁸ : tout porte donc à croire que cette appellation n'était plus en usage vivant au X^e siècle.

Il existe également un ethnonyme Μέσχοι, connu uniquement par Procope²³⁹ mais dont la racine Μεσχ- est à nouveau attestée du temps de Constantin Monomaque, chez Jean Scylitzès et, d'après ce dernier, Georges Cédrene.²⁴⁰ Vu les contextes d'attestation de cette racine-ci, il est évident qu'elle désigne bien les Meskhètes. Il est à remarquer que s'il n'évoque pas les Meskhètes ni le Mesxeti, Agathias mentionne en revanche la ville de Mxeta, sous la forme Μεσχιθά, également avec cette base Μεσχ-.²⁴¹

Peut-on établir un lien ferme entre les racines Μεσχ- et Μοσχ- ? Leur similitude phonétique et géographique y invite ; c'est d'ailleurs le consensus scientifique.²⁴² A l'appui de ce lien, on peut donner l'exemple des montagnes de Mesxeti : nommées τὰ Μεσχικὰ ὄρη par Zonaras, elles sont

²³⁵ L'édition de Gy. MORAVCSIK - R. J. H. JENKINS, *Constantine Porphyrogenitus. De administrando imperio* (CFHB, 1), 2^e éd., Dumbarton Oaks, 1967, p. 216, que nous suivons, garde le texte des manuscrits.

²³⁶ DELACENSERIE, *Ašxarhk'* [voir n. 213], p. 34 sqq. Hdt. *hist.* VII, 78 et Strab. *geogr.* XI, 2, 14, notamment, connaissent ces Μόσχοι.

²³⁷ DELACENSERIE, *Ašxarhk'* [voir n. 213], pp. 36-38, qui essaie d'éclaircir leurs rapports avec la contrée (աշխարհ) arménienne de Mokk', au sud du lac de Van.

²³⁸ Hec. *Mil. perieg.*, fr. 288, JACOBY, *ap. St. Byz. epit.*, p. 457, MEINEKE.

²³⁹ Proc. *bell.* VIII, 2, 24-25 : Μέσχοι Ἰβήρων ἐκ παλαιοῦ κατήκοοι.

²⁴⁰ Io. Scyl. *hist. Const.* IX, 11 et Georg. Cedr. *hist.*, vol. 2, p. 573, BEKKER : μέρους ἄρχοντα τῆς Μεσχίας.

²⁴¹ Ag. Myr. *hist.* II, 22, 5. Cf. C. TOUMANOFF, *The Social Background of Christian Caucasasia*, dans IDEM, *Studies* [voir n. 217], p. 89 n. 121.

²⁴² P. ex. H. HÜBSCHMANN, *Die altarmenischen Ortsnamen. Mit Beiträgen zur historischen Topographie Armeniens und einer Karte*, Strasbourg, 1904, p. 212 n. 1 et TOUMANOFF, *Social Background* [voir n. 241], p. 60 n. 58 (qui, dans la lignée de N. Marr, voit dans Μεσχ- et Μοσχ- une « racine M-S » présente dans un nombre impressionnant d'ethnonymes et toponymes du Caucase – on lira à ce propos notre article *La linguistique marriste et son onomastique : le cas de la Géorgie* [voir n. 59]). Voir aussi l'analyse d'И. М. ДЯКОНОВ, *Предыстория армянского народа. История армянского нагорья с 1500 по 500г. до н.э. Хурриты, Лувийцы, Протоармяне* [I. M. D'ЯКОНОВ, *La préhistoire du peuple arménien*.

appelées partout ailleurs τὰ Μοσχικὰ ὄρη, notamment chez Plutarque, qui est la source directe de Zonaras, mais aussi chez Strabon et Ptolémée.²⁴³ Par ailleurs, tout comme la racine Μοσχ- connaît des emplois en dehors du Caucase, à savoir dans le Taurus et en Bithynie (sous la forme Μοξ-),²⁴⁴ la racine Μεσχ- est utilisée par Flavius Josèphe dans le nom d'un peuple de Cappadoce.²⁴⁵ Certains en ont conjecturé qu'il s'agissait à l'origine d'un seul peuple, qui aurait subi des migrations à date ancienne²⁴⁶ ; rien ne permet non plus de le prouver. Il en va de même de l'affiliation ethnique de cet ancien peuple, volontiers considéré comme une tribu proto-kartvélienne,²⁴⁷ mais à nouveau sans preuves formelles.

Enfin, pour en revenir à la forme attestée par Constantin Porphyrogénète, qu'il s'agisse de Μισχιῶν ou de *Μοσχιῶν (voire pourquoi pas *Μεσχιῶν), il semble que nous ayons affaire à un ethnique dérivé en -ιος. Or dans ce cas, telles quelles, ces formes présentent un accent anomal, puisque les ethniques en -ιος ont normalement tous l'accent récessif.²⁴⁸

Les Saniges

Les Saniges sont attestés par très peu de sources. Leur localisation est claire : les auteurs sont unanimes pour dire que les Saniges sont installés sur le littoral de la mer Noire dans le prolongement de l'Abkhazie. Dans les sources grecques, ce peuple se distingue par la multiplicité de ses orthographes, chacune étant propre à un auteur. La figure suivante nous familiarisera avec ce problème ; les attestations y sont classées par ordre chronologique.

Histoire du haut plateau arménien de 1500 à 500 av. n. è. Hourrites, Louvites, Proto-Arméniens], Erévan, 1968, pp. 216-221.

²⁴³ Io. Zon. *epit.* X, 4 : Ἰβηρες, οἱ μὲν ἐπὶ τὰ Μεσχικὰ ὄρη καὶ τὸν Πόντον καθήκοντες ; Plut. *Pomp.*, 34, 1 ; Strab. *geogr.* I, 3, 21 et XI, 12, 4 ; Ptol. *geogr.* V, 6, 1, 13, 5 et 13, 9.

²⁴⁴ DELACENSERIE, *Ašxarhk'* [voir n. 213], pp. 36-37.

²⁴⁵ Ios. *ant.* I, 125 : Μεσχιῆνοι δὲ ὑπὸ Μέσχου κτισθέντες Καππάδοκες μὲν ἄρτι κέκληνται ; RAPP, *Medieval Georgian Historiography* [voir n. 6], p. 139.

²⁴⁶ A. HERRMANN, *Moschoi*, dans *RE*, vol. XVI-1, col. 351 ; DELACENSERIE, *Ašxarhk'* [voir n. 213], p. 37, voit là une possibilité.

²⁴⁷ Cf. e.a. RAPP, *Medieval Georgian Historiography* [voir n. 6], p. 171 n. 8 et D'JAKONOV, *loc. cit.*

²⁴⁸ Cf. p. ex. ce que nous avons dit de la forme Ἀβασίων de Genes. *reg.* II, 2, au lieu du correct Ἀβασγῶν.

Forme attestée	Forme de départ pl.	Source
Σάνηγας	*Σάνηγαι	Memn. hist. XVI, fr. 54, <i>FHG</i> , ap. Phot. bibl. CCXXIV, 238a
Σανίγαι	Σανίγαι	Arr. <i>peripl.</i> , 11, 3
Σανίγας	Σανίγαι	Arr. <i>peripl.</i> , 18, 3
Σανιγῶν	Σανίγαι	Arr. <i>peripl.</i> , 11, 3
Σάνιγγες	Σάνιγγες	Hipp. <i>chron.</i> , 233
Σαννίγαι	Σαννίγαι	St. Byz. <i>epit.</i> , p. 555, MEINEKE
Σαγίναι	Σαγίναι	Proc. <i>bell.</i> VIII, 4, 3
Σαγίνας	Σαγίναι	Proc. <i>bell.</i> VIII, 2, 16 ; 4, 5 ; 4, 7
Σανῖται	Σανῖται	<i>chron. pasch.</i> , p. 61, DINDORF
Σάνηγας	*Σάνηγαι	Phot. bibl. CCXXIV, 238a (= Memn. hist. XVI, fr. 54, <i>FHG</i>)

Fig. 3. Les Saniges : variantes graphiques

Il ressort de ce tableau que l'on peut raisonnablement considérer Σανίγαι d'Arrien comme l'orthographe prototypique de ce nom. En effet, les autres graphies s'y laissent toutes ramener, du fait qu'elles ne s'en distinguent chaque fois que par un trait (à l'exclusion de l'accent, caractéristique labile s'il en est) : Σάνηγαι par itacisme, Σαγίναι par métathèse de *v* et *γ*, Σανῖται par substitution de *τ* à *γ*, Σαννίγαι par gémiation de *v*. Seul Σάνιγγες atteste, il est vrai, deux transformations, à la fois une gémiation du *γ* et un changement de paradigme. Reste qu'aucune autre graphie n'expliquerait de façon satisfaisante cette variété que Σανίγαι, qui est en outre la plus anciennement attestée (le texte de Memnon d'Héraclée ne survivant que via le beaucoup plus tardif Photios).

Pour les Saniges comme pour beaucoup d'autres peuples, l'appartenance ethnique fait débat depuis longtemps, et davantage encore depuis la fin du stalinisme.²⁴⁹ Les uns apparentent cette tribu aux « Zans », c'est-à-dire aux Mingrélo-Lazes ou aux Tzanes, d'autres aux Svanes, d'autres encore à la tribu abkhaze des Saž.²⁵⁰ Le témoignage du Chronographe de 354 « Sani qui appellantur Sannices »²⁵¹ semble appuyer la première hypothèse : c'est

²⁴⁹ Le livre d'INGOROQ'VA, *Giorgi Merčule* [voir n. 181], a en quelque sorte mis le feu aux poudres. Cf. K. TUTTE, *The Rise and Fall and Revival of the Ibero-Caucasian Hypothesis*, dans *Historiographia Linguistica*, 35 (2008), pp. 54-65.

²⁵⁰ З. В. АНЧАБАДЗЕ, *История и культура древней Абхазии* [Z. V. ANČABADZE, *Histoire et culture de l'Abkhazie ancienne*], Moscou, 1964, p. 169 ; K. TUTTE, *Ibero-Caucasian Hypothesis* [voir n. 249], pp. 60 et 62. Un des artisans de la théorie abkhaze, Šalva Inal-Ipa, a consacré une monographie aux Saž, dont il base l'histoire ancienne sur ce que les sources grecques disent des Σανίγαι (INAL-IPA, *Sadzy* [voir n. 181], pp. 13-19).

²⁵¹ *Lib. gen.* I, 227.

un des arguments de Simon Žanašia pour une affiliation mingrélo-laze des Saniges.²⁵² La théorie svane est retenue notamment par Cyrille Toumanoff. Quant au rapprochement avec les Saž, défendu par Zurab Ančabaže,²⁵³ il est soutenu par les données géographiques : les Saniges sont installés dans le nord de l'Abkhazie, comme l'étaient les Saž jusqu'en 1864, date de leur déportation dans l'empire ottoman. Une reconstruction étymologique a également été proposée, qui fait remonter Σανίγαι à l'abkhaze Acažkya / a'sadzk^wa/ « Saž », où a- est un préfixe et -kya la marque du pluriel.²⁵⁴

Λαζόνες / Λαζονεῖς

Vu leur proximité phonétique avec les noms des Lazes, une note s'impose sur les hapax Λαζόνες et Λαζονεῖς.²⁵⁵ Tous deux sont cités dans des commentaires à la Table des peuples de Gn 10. Epiphane mentionne ses Λαζόνες dans une longue énumération des peuples issus de Sem, à la fin de laquelle on trouve aussi les Λαζοί : dans son usage, il s'agit donc de deux peuplades différentes. Le pseudo-Eustathe, lui, rattache ses Λαζονεῖς à Houl, deuxième fils d'Aram, lui-même cinquième fils de Sem. En réalité, les divers commentaires de la Table des peuples ont chacun leur vision des choses et il paraît assez vain de tenter d'y voir clair. On peut cependant se permettre une rapide comparaison avec la version d'Hippolyte.²⁵⁶ Celui-ci donne comme descendants à Houl les Lydiens, tandis qu'il mentionne des Ἀλαζονεῖς descendants de Loud : en fait, le pseudo-Eustathe fait exactement l'inverse en établissant les liens Loud > Lydiens et Houl > Λαζονεῖς.

Marquart avait proposé la correction Ἀλαζόνες, que Karl Holl, éditeur d'Epiphane, juge « richtig », sans toutefois l'appliquer.²⁵⁷ Or on connaît effectivement des Alazones, peut-être d'origine thrace, établis en Scythie à l'époque classique.²⁵⁸ Il y aurait bien d'autres pièces à verser au dossier,

²⁵² ANČABAŽE, *Istorija i kul'tura* [voir n. 250], pp. 170-173.

²⁵³ ANČABAŽE, *Iz istorii* [voir n. 216], p. 16 ; IDEM, *Istorija i kul'tura* [voir n. 250], pp. 169-176.

²⁵⁴ Cf. HEWITT, *Application* [voir n. 141], p. 252.

²⁵⁵ Respectivement Epiph. *Sal. anc.*, 113, 2 et ps.-Eust. *Ant. comm. in hex.*, col. 757.

²⁵⁶ Hipp. *chron.*, 167.

²⁵⁷ K. HOLL, *Epiphanius, Band 1 : Ancoratus und Panarion* (GCS, 25), Leipzig, 1915, p. 137.

²⁵⁸ Cf. S. R. TOKHTAS'EV, *Alazones*, dans H. CANKIK e.a. (edd.), *Der Neue Pauly. Enzyklopädie der Antike*, Stuttgart - Weimar, 1996-2012, vol. 1, coll. 435-436 et W. TOMASCHEK, *Alazones*, dans *RE*, vol. I-1, col. 1299. L'orthographe de ce nom semble instable et beaucoup confondent ces Alazones avec les Halizones (Ἀλιζῶνες), alliés des Troyens chez Homère (*Il.* II, 856 et V, 39). Cet ethnonyme est vraisemblablement à l'origine du nom commun ἀλαζών « charlatan, vantard » (CHANTRAINE, *Dictionnaire* [voir n. 26], p. 53, qui y compare les noms communs français « vandale » et « ostrogoth »).

mais ce n'est pas le lieu de s'y étendre : l'édition de la *Chronique* d'Hippolyte par R. Helm donne d'autres variantes encore, dont l'une ou l'autre fait intervenir les Lazes mais qui montrent surtout la confusion existant dans ces commentaires.²⁵⁹ En conclusion, il est peu probable que ces noms désignent les Lazes ; de toute façon, ils n'attestent pas un usage vivant à l'époque byzantine.

CONCLUSIONS LEXICOLOGIQUES

Le lexique grec désignant la Géorgie

L'importance de chaque population dans la littérature byzantine, quantifiable par le nombre d'occurrences des termes la dénotant, a un impact direct sur l'étendue de ce lexique. Ainsi, pour nos huit peuples principaux, le nombre de formations ethniques, toponymiques et ctétiques attestées s'échelonne de deux (Misimiens) à six (Ibères).²⁶⁰ De même, si l'on en croit l'état actuel de nos sources, aucun ctétique n'a été créé pour les populations attestées sur peu de temps et peu massivement (Ἀψίλαι, Μισιμιανοί, Σανίγαι).²⁶¹ Nous avons également remarqué la progression diachronique du lexique désignant les Abkhazes, proportionnelle à la croissance de leur importance dans la région. En bref, mieux une population semble connue des Byzantins, plus le lexique s'y rapportant est abondant et varié.

Un autre fait remarquable réside dans l'adaptation des noms indigènes aux contraintes de la langue grecque. En règle générale, ils sont sujets à une hellénisation. Dans les cas les plus simples, cela consiste en l'ajout d'un suffixe flexionnel grec à la racine indigène : ainsi Λαζός, Σουάνος, Τζάνος, Τζαναρία, Μέσχος. Fréquemment cependant, la racine subit des adaptations phonétiques plus profondes (Ἀψίλης, Σάννος, Σαναραῖος), au point parfois d'en devenir méconnaissable pour nous (Ἀβασγός, Ἰβηρ, Μισιμιανός, Σανίγης).

²⁵⁹ R. HELM - A. BAUER, *Hippolytus Werke*, vol. 4 (GCS, 46), 2^e éd., Berlin, 1955, pp. 25-26. Quoiqu'elle ne concerne pas un nom de peuple, la notice ajoutée dans l'édition moderne d'H. STEPHANUS, *Θησαυρὸς τῆς Ἑλληνικῆς γλώσσης. Thesaurus Graecae linguae*, 3^e éd. augmentée et refondue par C. B. HASE e.a., Paris, 1831-1865 (repr. anast. Graz, 1954), vol. 6, p. 34, s.v. Λαζών, vaut la peine d'être citée : « Λαζών, ὄνος, ὁ, i. q. ἀλαζών, ut mobile est a initio vocc. quorundam, memoratur ap. Hesych. Pro ἀλαζών per errorem videtur interpretibus. Potuit certe grammaticum fallere locus ejusmodi ut Aristoph. Pac. 1069, ubi ὁ 'λαζών. »

²⁶⁰ En ne comptant que ceux effectivement appliqués aux Ibères du Caucase.

²⁶¹ L'adjectif Μοσχικός fait figure d'exception ; il est exclusivement utilisé pour désigner une chaîne de montagnes.

Au X^e siècle, Constantin Porphyrogénète se démarque.²⁶² Il continue à utiliser les termes établis par l’usage, mais lorsqu’il est amené à désigner une réalité nécessitant un nouveau lexème, il emprunte ce dernier directement à la langue locale avec laquelle il se trouve en contact. Βεριασάχ, Καρνατάης, Κούελ, Ἀτζαρά et Ἀρζϋν sont les produits de ce nouveau mode de fonctionnement. Ces noms sont tous indéclinables et leur étymologie est pour ainsi dire transparente, puisqu’ils ont été transposés en grec avec un minimum d’accomodements phonétiques. L’on remarque un traitement similaire des choronymes d’Arménie.²⁶³ Cela tient à la nature des sources qu’exploite l’empereur : les passages qui nous occupent du *De cerimoniis* et du *De administrando imperio* dérivent de documents officiels du Palais, où étaient reçus les ambassadeurs et employés de nombreux interprètes – autant d’individus en contact direct avec leur pays natal, dont ils possédaient la langue.²⁶⁴

Du lexique à la langue

A côté de ces tendances globales, notre étude révèle des tendances lexicales propres à chaque auteur. Nous avons évoqué en ce sens l’utilisation d’Ἀψίλιος au lieu d’Ἀψίλης par Procope et Agathias, ainsi que l’apparition sporadique de formes en Ἰβερ- au lieu du canonique Ἰβηρ- dans des textes de facture médiocre.

Revenons à présent sur le cas des lexèmes en Κολχ- et en Λαζ-, dont nous avons constaté qu’ils étaient utilisés comme des synonymes, leur seule différence résidant dans leur connotation classique ou non. Cela ne veut pas dire que leur distribution soit purement aléatoire : au contraire, elle est susceptible de nous renseigner sur les orientations stylistiques des auteurs, surtout des historiens et des chroniqueurs.

	Prisc.	Proc. bell.	Ag. Myr.	Men. Prot.	Simoc. hist.	Mal.	chron. pasch.	Theoph. Conf.
Κολχ-	5	47	54	6	7	3	5	0
Λαζ-	4	206	26	37	1	11	8	20

Fig. 4. Nombre d’occurrences par ordre chronologique
(gauche : historiens ; droite : chroniques)

²⁶² Const. Porph. *cerim.* et *adm. imp.* (cf. *supra*).
²⁶³ DELACENSERIE, *Ašxarhk’* [voir n. 213], p. 76. Outre le géorgien et l’arménien, d’autres langues suscitent des emprunts inédits, notamment le vieux slave, p. ex. ζάκανον < законъ « loi », qui remplace νόμος lorsqu’il est question des Petchénègues et des Magyars (J. B. BURY, *The treatise De administrando imperio*, dans *BZ*, 50 [1906], p. 542).
²⁶⁴ *Ibidem* § 7 = pp. 539-544.

	Simoc. <i>hist.</i>	Ag. Myr.	Prisc.	<i>chron.</i> <i>pasch.</i>	Mal.	Proc. <i>bell.</i>	Men. Prot.	Theoph. Conf.
Κολχ-	88 %	68 %	56 %	38 %	21 %	19 %	14 %	0 %
Λαζ-	13 %	33 %	44 %	62 %	79 %	81 %	86 %	100 %

Fig. 5. Proportions par ordre d'importance

La fig. 5 propose, sur base de la distribution des lemmes, un classement de ces œuvres de la plus classicisante à la moins classicisante. Une première constatation, obvie, ne surprend guère : la langue des chroniqueurs est globalement moins classique que celle des historiens. Cependant, une forte disparité apparaît entre ces historiens, avec d'un côté Simocatta, Agathias et Priscus, de l'autre Procope et Ménandre. D'emblée, rappelons que nous ne possédons de Ménandre et de Priscus que des fragments limités ; nous ne pouvons rien en inférer de définitif.²⁶⁵ Ce qui distingue Simocatta et Agathias de Procope, c'est, semble-t-il, l'obéissance à un « programme » particulier : ces deux historiens se sont expressément positionnés sur la question du choix d'une terminologie « classique » ou « populaire ».

Théophylacte Simocatta a sur la question l'idée la mieux arrêtée : une seule fois il parle de « Lazique », avec mépris.²⁶⁶ Implicitement, l'historien signifie que l'on ne le verra jamais utiliser ce terme ailleurs. Quant à Agathias, Anthony Kaldellis souligné « the extent and zeal of [his] classicism, [...] without parallel in ancient historiography ».²⁶⁷ Son aversion envers une terminologie contemporaine est spécialement palpable dans un passage où il justifie son choix d'employer le nom antique d'Ὀνόγουρις, ville de Colchide, dont il répugne à prononcer explicitement le nom moderne, chrétien.²⁶⁸

²⁶⁵ M. ANGOLD - M. WHITBY, *Historiography*, dans *Oxford Handbook of Byzantine Studies*, p. 839 (chap. III.18.2).

²⁶⁶ Simoc. *hist.* III, 6, 17 : τῇ Κολχίδι [...], ἣν Λαζικὴν ἢ συνήθης μετωνόμασε γλῶττα.

²⁶⁷ A. KALDELLIS, *Things are not what they are : Agathias Mythistoricus and the last laugh of classical culture*, dans *The Classical Quarterly, New Series*, 53, 1 (mai 2003), p. 300.

²⁶⁸ Ag. Myr. *hist.* III, 5, 7 : [Ὀνόγουρις] νῦν δὲ οὐχ οὕτω παρὰ τοῖς πολλοῖς ὀνομάζεται, ἀλλ' ἐπειδὴ Στεφάνου τοῦ θεσπεσίου ἱερὸν ἐνταῦθα ἱδρυται, ὃν δὴ πρῶτον πάλοι φασὶν ὑπὲρ τῶν Χριστιανοῖς ἄριστα δοκοῦντων ἐθελοντὴν διακινδυνεύσαντα ὑπὸ τῶν ἐναντίων καταλευσθῆναι, τῷ ἐκείνου ὀνόματι καλεῖσθαι τὸν τόπον νενόμισται. ἡμᾶς δὲ οὐδέν, οἶμαι, τὸ κωλύον ἐς γνώρισμα τῇ ἀρχαιοτάτῃ χρῆσθαι προσηγορίᾳ, ἐπεὶ καὶ ξυγγραφῇ μᾶλλον προσήκει (A. CAMERON - A. CAMERON, *Christianity and Tradition in the Historiography of the Late Empire*, dans *The Classical Quarterly, New Series*, 14, 2 [nov. 1964], p. 320 et KALDELLIS, *Agathias Mythistoricus*, loc. cit. ; ce dernier commente « this is the polemic of a classicist obstinately opposed to contemporary trends »).

Procopé, en revanche, ne prend pas de position aussi tranchée. Il semble que son utilisation de *Λαζοί* préféablement à *Κόλχοι* soit spontanée ; dans le même mouvement, l'on dénombre dans les *Guerres de Justinien* deux occurrences seulement de *Σάνοι*, contre quinze de *Τζάνοι* et ses dérivés. Averil Cameron a souligné l'ambivalence du classicisme de Procopé, « often nearer the 'literary Koinê' [...] than to genuine high style » et manquant de constance²⁶⁹ ; la prédominance chez lui d'un ethnonyme moderne sur son équivalent classique illustre cette attitude.²⁷⁰

BYZANCE FACE AUX GÉORGIENS

Dans leur diversité

Les Byzantins semblent avoir fait preuve d'une remarquable acuité dans la distinction des différentes peuplades occupant la Géorgie. Nous avons à ce titre souligné le soin que se donne Agathias de différencier deux tribus d'importance mineure, les Apsiles et les Misimiens, ainsi que la réflexion de Procopé sur l'identité des Lazes et des Colques.

Les confusions sont rares. Jean le Lydien écrit par exemple « *Κόλχοι οἱ καὶ Λαζοὶ λεγόμενοι εἰσιν οἱ Ἀλαῖνοι* »²⁷¹ : devons-nous comprendre qu'il s'agit pour cet auteur de trois synonymes ? Dans le même registre, Etienne de Byzance a « *Ἀψίλαι· ἔθνος Σκυθικὸν γειτνιάζον Λαζοῖς, ὡς Ἀρριανὸς ἐν Περίπλῳ τοῦ Εὐξείνου πόντου* », « *Λαζοί, Σκυθῶν ἔθνος. ἔστι καὶ χωρίον παλαιὰ Λαζική, ὡς Ἀρριανός* » et « *Σαννίγαι, ἔθνος Σκυθίας τοῖς Ἀβασγοῖς παρακείμενον* ». ²⁷² En réalité, ces auteurs ne sont pas du tout au fait de la réalité ethnique qu'ils évoquent. Pour Jean le Lydien, *Ἀλαῖνοι* est un hyperonyme commode : ce sont les barbares du Nord-Est. Pour Etienne, la Scythie, notion géographique héritée de l'Antiquité, englobe toutes les terres barbares du Nord. Les trois entrées des *Ethniques* que nous avons citées s'inspirent manifestement du *Périple* d'Arrien, or celui-ci ne considère en aucune façon ces peuples comme des Scythes : c'est Etienne qui, en rédigeant son manuel, les fait rentrer dans les cadres géographiques de l'Antiquité classique.

²⁶⁹ A. CAMERON, *Procopius and the Sixth Century*, Berkeley - Los Angeles, 1985, p. 45.

²⁷⁰ Averil Cameron parle de « [the] air of simplicity and modernity » de la langue de Procopé, par opposition notamment à Simocatta et à l'école de Gaza en général (*ibidem*, pp. 43-44).

²⁷¹ *Lyd. mens.* IV, 146.

²⁷² *St. Byz. ethn.* I, 577, BILLERBECK = *epit.*, p. 153, MEINEKE ; *ibidem*, p. 406 ; *ibidem*, p. 555.

Par ailleurs, nous avons eu l'occasion d'observer que plus d'une fois, les auteurs continuent à évoquer des peuplades qui, au moment où ils écrivent, n'existent plus en tant que groupes distincts. Cela doit à la pratique de la citation et de la compilation. Nous retrouvons un trait bien connu de la mentalité byzantine, qui s'attache à perpétuer dans la *παιδεία* un ordre idéal issu du passé, même si la réalité des faits ne la corrobore pas.²⁷³

Pour résumer, les auteurs qui travaillent « en chambre », à partir d'autres sources, n'hésitent pas à simplifier la réalité ethnique ou à en donner une représentation obsolète, tandis que les auteurs « de terrain », témoins de leur époque, font preuve d'un grand souci de précision.

Dans l'espace

De façon générale, les auteurs byzantins connaissent avec bien plus de détail la partie occidentale de la Géorgie que sa composante orientale. Au-delà de la chaîne de Surami, qui marque la limite géographique entre ces deux zones, les connaissances byzantines sont bien maigres : notre enquête a révélé à peine deux termes géographiques se rapportant à l'est de la Géorgie, à savoir *Ἰβηρία* et *Τζαναρία*, ce dernier étant par ailleurs rarissime, tandis que tous les autres concernent des régions occidentales.

Cela contraste avec les ethnonymes et toponymes connus des sources indigènes. De grandes régions comme la Kakhétie, l'Hérétie ou l'Ossétie sont intégralement passées sous silence par les sources grecques, tandis que les textes géorgiens ignorent totalement, ou presque, des peuples mineurs comme les Apsiles, les Misimiens ou les Saniges. D'ailleurs, jusqu'au IX^e siècle, la tradition littéraire géorgienne ne dit pratiquement rien des terres à l'extrême-ouest de la Géorgie.²⁷⁴

C'est que le point focal des deux cultures est très différent. Les textes géorgiens reflètent la perspective du Kartli, centrée sur Mxeta et T'pilisi : pendant la période qui nous occupe, ils sont donc bien renseignés sur l'est de la Géorgie, assez peu sur l'ouest, et le nord-ouest leur est très mal connu.²⁷⁵ *A contrario*, l'intérêt des Byzantins irradie depuis l'ouest. Arrien décrit le littoral de la mer Noire ; les guerres menées en Géorgie du règne

²⁷³ Cf. LEMERLE, *Premier humanisme* [voir n. 9], not. pp. 300 et 306-307 ; A. DUCCELLIER, *Le drame de Byzance. Idéal et échec d'une société chrétienne*, Paris, 1976, pp. 66-80.

²⁷⁴ RAPP, *Medieval Georgian Historiography* [voir n. 6], pp. 428-429.

²⁷⁵ Si la théorie de HEWITT, *Application* [voir n. 141], pp. 254-256 est correcte, le terme géorgien *საგარეო* aurait lui-même été emprunté à l'abkhaze non directement, mais via le persan et l'arabe : cela démontrerait la paucité des contacts entre ces deux parties de la Géorgie actuelle avant le IX^e siècle.

de Justin à celui de Maurice sont focalisées sur la Lazique ; enfin, la politique impériale du X^e siècle se concentre sur le T'ao et l'Arménie.

Dans le temps

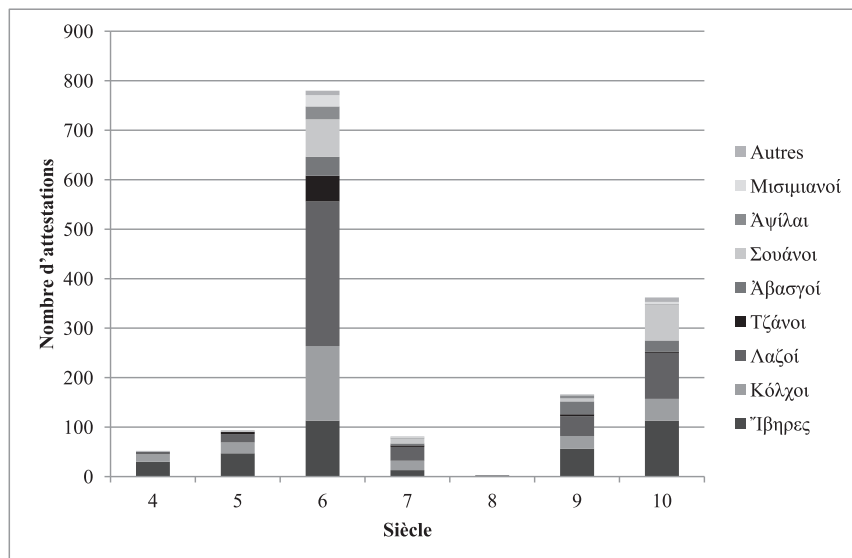


Fig. 6. Fréquence absolue de chaque famille lexicale

Comme en témoigne la fig. 6, l'ampleur de la documentation byzantine sur la Géorgie fluctue considérablement selon les époques. Un premier moment fort se détache au VI^e siècle avec les guerres romano-perses, dont une bonne part se déroule sur le terrain de la Géorgie. Les textes connaissent un creux notable au VIII^e siècle ; cela n'est pas spécifique aux textes traitant de la Géorgie, mais concerne l'ensemble de la production culturelle byzantine, affectée par la crise iconoclaste, les progrès des Arabes en Anatolie et l'irruption des Slaves en Europe.

Au X^e siècle, terme de la période que nous étudions, s'observe dans les textes un sensible regain d'intérêt pour la Géorgie, sans pour autant atteindre le niveau du VI^e siècle. Après un repli de deux siècles, initié par la défaite d'Héraclius au Yarmouk en 636, l'empire reprend pied en Anatolie orientale sous les Macédoniens : des contacts se rétablissent avec les Etats du Caucase, eux-mêmes progressivement dégagés de la tutelle arabe à la faveur de la dislocation du califat abbasside.

Nous avons observé que c'est lors de ces deux temps forts, le VI^e et le X^e siècle, que les auteurs byzantins décrivent avec un niveau maximal de

détail les peuples de Géorgie. Cela coïncide avec l'implication importante de l'empire dans les politiques locales : le *De administrando imperio* de Constantin VII consacre ainsi un chapitre entier (43) au canton (קאטלן) arménien de Tarawn et un autre (46) au Kartli et au T'ao-K'laržeti. Mais à côté de ce renouvellement des contacts diplomatiques, le X^e siècle voit aussi fleurir le renouveau culturel que l'on a appelé « renaissance macédonienne » ou « premier humanisme byzantin », d'après le célèbre ouvrage de Paul Lemerle. Les textes anciens sont relus, à la fois pour être recopiés dans la minuscule récemment développée (μεταχαρακτηρισμός) et pour fournir la matière de compilations, recueils et lexiques divers, dont la *Souda* est l'exemple le plus célèbre.²⁷⁶

L'œuvre de Constantin Porphyrogénète témoigne de ces deux tendances, avec d'un côté les compilations thématiques d'*excerpta* d'historiens anciens et de l'autre, deux traités davantage ancrés dans le moment présent, le *De cerimoniis* et le *De administrando imperio*.²⁷⁷ D'autres textes reflètent aussi cette tension entre continuité de la tradition et prise en compte de la nouveauté, si caractéristique de la mentalité byzantine. Ainsi un traité anti-juif anonyme du X^e siècle porte-t-il de façon fort intéressante « τὸ Ἀρμενικὸν καὶ Ἰβηρικὸν καὶ Κολχικόν – τουτέστιν Ἀβασγικόν – [ἔθνος] », ²⁷⁸ au milieu d'une liste de populations converties jadis au christianisme : l'adjectif « colque », qui ne représente plus rien de contemporain pour le lecteur du X^e siècle, se voit glosé en « abkhaze ». Κολχικόν est un classicisme pour Λαζικόν que l'on attendrait plutôt,²⁷⁹ tandis qu'Ἀβασγικόν renvoie à l'actualité politique, puisque c'est alors le royaume abkhaze qui domine la région.

²⁷⁶ Cf. *supra* et les références renseignées en n. 9.

²⁷⁷ Une grande part du *De administrando imperio* échappe toutefois à une catégorisation aussi claire, puisque le matériel rassemblé dans ce traité semble avoir été à l'origine destiné à une compilation Περὶ ἔθνων, avant que l'empereur ne réoriente son projet vers un manuel de gouvernement destiné à son fils, le futur Romain II ; de même, le *De cerimoniis* ne présente pas une structure uniforme et repose également en partie sur des sources anciennes (cf. e.a. JENKINS, *Commentary* [voir n. 232], p. 3-8, J. B. BURY, *The Ceremonial Book of Constantine Porphyrogenetos*, dans *The English Historical Review*, 86 (avril 1907), pp. 209-227 et 87 (juin 1907), pp. 417-439 et, plus récemment, Cl. SODE, *Sammeln und Exzerpieren in der Zeit Konstantins VII. Porphyrogenetos. Zu den Fragmenten des Petros Patrikios im sogenannten Zeremonienbuch*, dans VAN DEUN - MACÉ, *Encyclopedic Trends* [voir n. 9], pp. 161-176). Toujours est-il que ces traités se distinguent clairement des recueils exclusivement antiquaires tels que le *De legationibus* et le *De virtutibus et vitiis*.

²⁷⁸ Anon. *diss. Iud.*, 8, ll. 270-271, HOSTENS.

²⁷⁹ Plus haut dans ce traité (2, l. 549), une liste similaire contient d'ailleurs « Ἰβηρες καὶ Λαζοί ».

DERNIERS MOTS

Sur sept siècles d'histoire, une progressive évolution du portrait des Géorgiens dans les sources byzantines se dessine. Peuples en voie de christianisation au IV^e siècle, leur chrétienté va de soi au X^e. Plusieurs ont fait leur entrée dans la littérature, pour parfois en ressortir presque aussitôt. Les habitudes de création lexicale se modifient au X^e siècle, en même temps que les contacts se font plus intenses avec les Etats géorgiens. Cela tient pour partie à l'évolution des rapports de force : au tournant du XI^e siècle, les Géorgiens sont en passe de devenir des interlocuteurs primordiaux de l'empire pour sa politique orientale, à un point jamais atteint auparavant.

Une étude approfondie des compilations du X^e siècle (*Souda* et *De administrando imperio*, voire également les multiples *excerpta* de Constantin Porphyrogénète et la chronique de Syméon le Logothète), où aboutissent presque deux millénaires de tradition grecque sur les Géorgiens, révélerait assurément l'entrelacs complexe de celle-ci. Les conceptions de l'Antiquité au sujet de la Géorgie sont thésaurisées en même temps qu'elles se resserrent autour de la figure légendaire de Médée, princesse d'un pays barbare aux confins du monde. La mémoire des interactions avec les Géorgiens à l'époque romaine est conservée dans ses grandes lignes. Les récits de christianisation tiennent une place fondamentale. L'implication des Géorgiens dans les guerres byzantino-perses est bien implantée dans l'historiographie. Enfin, il y a sous les Macédoniens ce renouveau des relations, dont Constantin Porphyrogénète est le meilleur témoin.

Notre étude s'arrête à l'aube d'une nouvelle époque pour les liaisons entre Byzance et la Géorgie. Les moines ibères commencent à affluer dans l'empire, diffusant dans leur langue les écrits et la culture grecque, y compris l'historiographie byzantine. Bientôt, la Géorgie, enfin unifiée, parviendra au faite de sa puissance alors même que Byzance sera dépossédée de son cœur, Constantinople : l'idéologie impériale sera importée dans le royaume géorgien, qui pourra un moment se considérer comme l'héritier du glorieux empire.²⁸⁰

Emmanuel Van Elverdinghe

Aspirant F.R.S.-FNRS

Université catholique de Louvain

²⁸⁰ Le lecteur intéressé consultera à ce sujet G. TCHEISHVILI, *Georgian perceptions of Byzantium in the eleventh and twelfth centuries*, dans A. EASTMOND (ed.), *Eastern Approaches to Byzantium. Papers from the Thirty-third Spring Symposium of Byzantine Studies, University of Warwick, Coventry, March 1999* (Variorum – Publications for the Society for the Promotion of Byzantine Studies, 9), Aldershot, 2001, pp. 199-209.

SUMMARY

Mediaeval Georgia came into being only by 1008 as a unified polity. Byzantine authors therefore – at least to the Xth century – tell nothing about “Georgians” as a whole ; rather, they recognize several distinct tribal or ethnic entities. The survey of the various guises under which Georgians come up in Byzantine texts up to the Xth century constitutes the core of this paper. Each population is thus provided with a thorough description of the lexical items used in Greek to designate it. In close connection with this lexicological focus, the investigation also encompasses diachronic and etymological perspectives, as well as some clues regarding the identification of the given ethnos.

The study eventually allows shedding some light on the attitude Byzantine authors exhibited facing the manifold Georgian regions and peoples: how were lexical devices developed, and what does their use reveal about Byzantine perceptions of the ethnic, spatial and historical reality? The “Georgian case” in turn illustrates some well-known tendencies general to Byzantine literature or peculiar to some author or period.